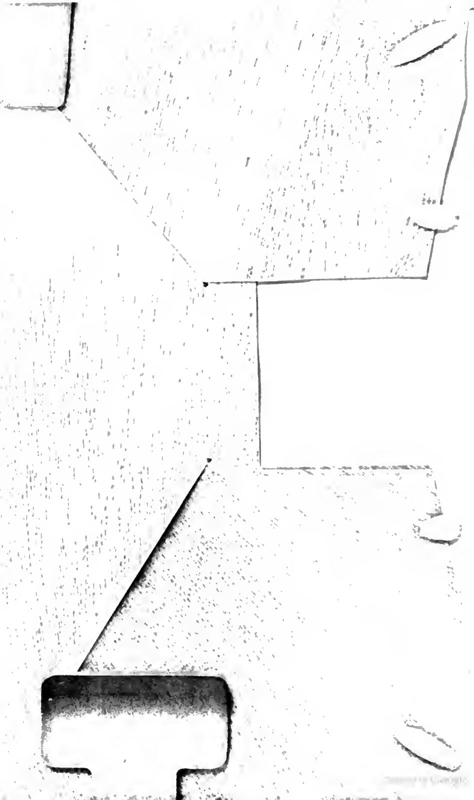


A

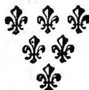
Donato alla Libreria dal Sig.r Dott. Gaetano Orlandini il dì 16. Aprile 1818.

Il Traduttore di questo Romanzo nella Edizione della sua Traduzione fatta in Firenze nel 1817. si dà per Autore, e non per Traduttore.

Veggasi il Giornale della Società Primo Trimestre pag. 229. e segg.

LES AMOURS
DE
CALLISTHENE
ET
D'ARISTOCLIE.

HISTOIRE GRECQUE.



A LA HAYE,
Chez PIERRE PAUPIE.

M. DCC. XL.



8.5.16



LES AMOURS DE CALLISTHENE ET D'ARISTOCLIE.

JAMAIS la Grèce n'avoit été dans un plus haut dégré de gloire & de ſplendeur, que lorſqu'elle fut à la veille de paſſer ſous la domination des Lacedemoniens. Avant que cette riche partie de

l'univers devînt le theâtre de la guerre, que ces peuples y allumerent, on y voyoit regner de toutes parts la galanterie, la politeſſe, les plaiſirs & les grandes magnificences. Athènes ſurtout étoit le centre des délices de la Grèce; mais rien ne rendit cette ville ſi celebre que la ſageſſe de ſon gouvernement, & l'attention extrême que l'on y avoit pour l'éducation de la jeuneſſe. L'excellence de ſes écoles ne contribua pas peu à lui acquerir cette haute reputation qui l'éleva au-deſſus de toutes les autres villes du monde.

C'étoit dans ces écoles que les Seigneurs Grecs envoyoient leurs enfans ſe nourrir des principes les plus purs de la religion & de la ſcience, & ſe former dans la pratique de toutes les vertus civiles. Calliſthène fut de ce nombre; Hermocrate ſon pere qui tenoit un rang diſtingué

dans Aliarte, ville de la Beotie, Province de Grèce, que l'on appelle aujourd'hui Stramulipa, ſous l'Empire du Turc, jugeant que de tous les biens le plus precieux eſt ſans doute une riche éducation, y envoya ſon fils de bonne heure, afin de lui procurer dès ſes plus tendres années toutes les inſtructions neceſſaires, & former en lui un ſujet qui pût un jour être utile à la Republique. Il engagea auſſi un de ſes amis, appellé Metrodare, dont les richeſſes étoient immenſes, qui demeuroit à Orchomene, ville de la Beotie, peu éloignée de celle d'Aliarte, d'envoyer aux mêmes écoles ſon fils, appellé Straton, du même âge que Calliſthène. Ils étoient unis depuis long-tems par les liens d'une amitié très-étroite, & ils furent ravis l'un & l'autre de pouvoir ainſi perpetuer leur union & la faire paſſer entre leurs enfans.

D'ailleurs Metrodore pensoit comme Hermocrate, sur l'éducation de la jeunesse. En ces tems heureux, un Citoyen auroit cru manquer à ses devoirs les plus essentiels, s'il n'avoit travaillé à former ses enfans, & à faire tourner à l'avantage de la Patrie les divers talens que la nature pouvoit leur avoir distribués. Ce fut aussi par cette principale voye que la Grèce se soutint si longtems dans sa gloire primitive : la Republique n'étoit point embarrassée, lorsqu'il venoit à lui manquer des Generaux pour la conduite de ses armées, & la défense de l'Etat ; des Magistrats pour juger les peuples, & des Prêtres pour cimenter le culte & les pratiques de la Religion ; on trouvoit sans peine tous ces differens sujets dans la plûpart des familles, lorsque le besoin l'exigeoit.

Callisthene & Straton ne furent pas plûtôt arrivés à Athè-

nes, que s'empreſſant à l'envi de repondre à l'intention de leurs parens, ils firent de l'étude & des occupations litteraires, leur principale attache, auſſi furent-ils regardés & propoſés comme des modèles accomplis dans tous les degrés des écoles athènienes qu'ils parcoururent durant le cours de leurs études. Plus ils croiſſoient en âge, plus ils croiſſoient en vertus. Calliſthène étoit vif & enjoüé, il avoit l'eſprit delié & beaucoup de penetration. Straton paroiſſoit plus poſé, mais il avoit une grande ſolidité, & un heureux naturel. Tous les deux étoient pleins d'honneur & de Religion, & quoique dans un âge où le plaiſir des ſens eſt ſouvent l'unique guide que l'on ſuit, ils étoient entierement ſubordonnés aux regles de l'honneur & de la vertu. On juge bien que des caractères ſi heureux, ſi privilegiés & ſi conformes par les en-

droits les plus essentiels, n'eurent pas de la peine à sympatiser ; aussi vivoient-ils l'un & lautre dans l'union la plus intime : ils ne se quitterent point jusqu'à lafin de leurs études ; & même comme ils étoient également destinés à la profession des armes, ils firent ensemble leurs exercices, & prirent leurs leçons des mêmes maîtres, dans les Palestres ou Gymnases d'Athènes, qui étoient à-peu-près ce que sont aujourd'hui les academies.

Après avoir fini leurs exercices, ils retournerent en Beotie. Callisthène se rendit à Aliarte, Straton à Orchomene ; mais celui-ci vint bien-tôt rejoindre Callisthène; d'ailleurs les parens qu'il avoit dans Aliarte & qui étoient en grand nombre voulurent l'avoir auprès d'eux. Ces deux illustres élèves des Ecoles Athènienes firent l'admiration generale. On ne parloit dans toute la ville que de

Callisthène & de Straton. Le premier étoit parfaitement bien fait, d'une taille riche & deliée; il se presentoit de la meilleure grace du monde. Le second avoit une taille au-dessus de la mediocre, il avoit un abord riant & gracieux; dès le premier coup d'œil on étoit prevenu en sa faveur, toutes ces graces exterieures soutenuës en eux par les précieux trésors de l'éducation, & d'un esprit cultivé, les faisoient rechercher avec empressement dans toutes les societés: la plûpart des femmes de la ville ne resistoient guères à leurs charmes, & presque toutes en étoient éprises.

Dans toutes les maisons d'Aliarte, celle que Callisthène frequentoit le plus, étoit la maison d'un Prêtre d'Apollon, dont la femme nommée Herminie étoit très-belle, & qui prit du goût pour lui, dès qu'elle l'eût oüi parler; il parloit avec esprit, & on ne pou-

voit guères l'écouter sans interêt. Callisthène se sentoit peu porté à noüer ces sortes d'attachemens qui conduisent toujours à un crime d'autant plus dangereux qu'il repand immanquablement le trouble & la division dans les familles. Il avoit une repugnance extrême à allumer une flamme qui n'a jamais d'autre fin, que celle d'une infidelité honteuse. Ce n'étoit point encore assès pour cet illustre Grec; non content de reprimer pour lui-même les saillies & les mouvemens d'une passion si criminelle, il auroit crû s'en rendre également coupable, s'il n'avoit ôté à cette femme toutes les occasions qui auroient pû lui faire perdre le sentier de la vertu de son état. Ainsi à peine se fut-il apperçû des complaisances, & des douceurs qu'Herminie avoit pour lui, que demêlant déja les étincelles de ce feu naissant, il s'é-

tudia à les éteindre ; mais pour le faire avec plus de ſuccès, il quitta cette maiſon peu-à-peu, & ſe retira enfin tout-à-fait.

Herminie ne ſçût à qui attribuer cette retraite ; elle crût d'abord que Calliſthène avoit quelque attachement ſecret, & que la perſonne qui en faiſoit l'objet lui avoit défendu l'entrée de ſa maiſon : dans cette idée, & voulant s'éclaircir ſur ſes doutes, elle ſe determina à demander à Calliſthène un quart d'heure de converſation. Elle le fit par un billet qu'elle remit à une vieille eſclave qu'elle avoit à ſon ſervice, & dont la fidelité lui étoit connuë. Celle-ci s'acquitta de ſa commiſſion avec beaucoup d'exactitude, & remit à Calliſthène même le billet dont ſa maîtreſſe l'avoit chargée; il l'ouvrit & y lut ces mots :

„A quoi tient-il donc, Cal-

„ listhène, que je ne vous revoye „ plus au logis? toutes les personnes „ qui forment la societé qui s'y „ assemble s'en sont apperçuës ; „ & vous jugez bien que je n'ai „ pas été des dernieres à le re- „ marquer. Je ne sçai, votre éloi- „ gnement m'a fait une peine que „ je ne peux bien définir. Venez- „ moi voir ce soir, & je vous se- „ rai le recit de ce qui se passe „ dans mon ame ; peut-être m'ai- „ derez-vous à le developper.

HERMINIE.

Callisthène fut extrêmement surpris par la lecture de ce billet : il ne pouvoit comprendre comme une femme dont le sexe n'a pas de plus bel appanage que la pudeur, osoit franchir les loix qu'elle prescrit, & se porter à demander des entrevûës & des éclaircissemens à un homme qui ne lui avoit jamais fait entrevoir les moindres étincelles d'amour.

Revenu de ſa premiere ſurpriſe, il ne ſçavoit de quelle maniere ſe comporter en cette occaſion. Ecrire à Herminie étoit bien le ſeul parti que la politeſſe lui dictoit; mais en quels termes? il ne vouloit point flater du tout la paſſion naiſſante de cette femme; & d'autre part, il vouloit garder avec elle les regles de la bienſeance que les hommes doivent au beau ſexe. Agité par ces reflexions, il ſe determina à faire reponſe, mais avec tout le menagement poſſible. Il dit à l'eſclave de l'attendre, paſſa à ſon cabinet, & écrit ces lignes:

MADAME,

„ Senſible, comme je le dois,
„ à toutes vos bontés, & à celles
„ de votre aimable aſſemblée, je
„ vous en fais mes très-reſpec-
„ tueux remerciemens. Je les at-
„ tribuë à votre extrême politeſſe;

„ & je ne ſuis point aſsès vain
„ pour croire que mon éloigne-
„ ment vous faſſe la moindre pei-
„ ne. Vous en voulez ſçavoir le
„ ſujet ; il eſt tout ſimple : & je
„ crois avoir eu l'honneur de vous
„ le dire. Je ſuis à la veille de mon
„ depart pour l'armée de Thebes ;
„ & il me ſurvient mille ſoins &
„ mille embarras qui me deman-
„ dent tout entier. Voilà, Mada-
„ me, les ſeuls éclairciſſemens
„ que je puis vous donner. Je me
„ flate que vous les recevrez pour
„ vrais & ſinceres. Ce ſont les
„ aſſurances qu'a l'honneur de
„ vous faire, Madame, votre ſer-
„ viteur,

CALLISTHENE.

Herminie fut outrée de la reponſe de Calliſthène, elle diſſimula toutefois ſon reſſentiment, mais ce fut pour attendre le moment de ſe mieux venger ; du reſte Calliſthène diſoit vrai. Son pere

pere l'attendoit à Thebes, il s'étoit joint à une troupe de Thebains que les Lacedemoniens devenus maîtres de toute la Grèce avoient bannis de leur ville, après s'être emparés de la citadelle qui en faisoit la principale deffense, & que l'on appelloit Cadmée.

Les bannis s'étoient retirés à Athènes, dans le dessein secret de tout entreprendre pour rendre à Thebes sa première liberté. Ils tramerent sourdement une conspiration, qui fût très-bien conduite.. Je n'entre point dans le detail de tout ce qui s'est dit pour l'execution de ce projet. Il me suffit, pour donner à ma narration tout le jour necessaire, de remarquer que, sous la conduite d'un vaillant Capitaine nommé Pelopidas, ils se rendirent au bourg de Thriasie qui étoit tout auprès de Thebes. Douze des plus jeunes & des plus determinés entrerent déguisés dans la ville,

& furent se cacher dans la maison de Charon, qui étoit un des principaux de la ville, & qui favorisa de tout son pouvoir le projet de la conspiration.

Elle fut executée avec tout le succès possible. On prit le tems où les Beotarques, Magistrats generaux preposés au gouvernement de la Beotie, étoient plongés dans les plaisirs & les troubles d'un grand festin que Philidas, leur greffier, qui étoit du complot, leur donnoit ce soir-là. Le desordre fut si grand & la frayeur si universelle, que la garnison qui étoit de quinze cens hommes demeura presque dans l'inaction, & ne songea qu'à garder la citadelle. Cependant Leontide, l'un des Magistrats, fit quelque resistance, il tua quelques-uns des conjurés, mais il fut bien-tôt immolé comme les autres & passé au fil de l'épée. On ouvrit les portes de la ville; &

bien-tôt ceux qui étoient demeurés au bourg de Thriafie entrerent en foule, & acheverent de fe rendre maîtres de la ville.

La citadelle demeura encore quelque temps au pouvoir des Lacedemoniens. Les conjurés étant arrivés, on en forma le fiege. La garnifon fe deffendit avec vigueur; elle étoit foutenuë d'une quantité confiderable de Thebains qui s'y étoient refugiés. Cette refiftance engagea les conjurés à reclamer les fecours des autres villes de la Beotie; la plûpart y envoyerent des troupes; celle d'Aliarte fut du nombre, & l'on nomma Callifthène pour commander les fecours que l'on envoyoit à Thebes; on le choifit d'autant plus volontiers qu'Hermocrate fon pere y foutenoit la deffenfe des conjurés avec une valeur heroïque.

La veille de fon depart, Callifthène fit un facrifice au Dieu

Mars & au Genie de la ville, pour le ſuccès des armes de la Republique, & plus particulierement encore pour celui de l'expedition de ſon pere, & de la ſienne. Le ſacrifice étant achevé, ceux qui étoient dans le Temple ſortirent; parmi les perſonnes du ſexe qui ſortoient, Calliſthène qui étoit arrêté ſur la porte du Temple remarqua une fille que ſa taille & ſon port majeſtueux diſtinguoient par-deſſus toutes. Elle marchoit à grands pas, ſuivie de deux jeunes eſclaves qui lui relevoient la robe. Calliſthène ne douta pas que ce ne fût quelque fille de diſtinction: il ne la connoiſſoit pas, parce qu'il étoit nouveau dans Aliarte, où il n'avoit demeuré quelque tems que depuis ſon retour des écoles d'Athènes.

Sa curioſité le porta donc à s'approcher de cette fille qui lui paroiſſoit déja ſi aimable; il lui

offrit de l'accompagner jusqu'à l'endroit où elle alloit, mais il le fit d'une maniere si polie & si charmante que la jeune Aristoclie, (c'étoit le nom de cette aimable fille,) ne pût le refuser : il y avoit loin du Temple à sa maison, & Callisthène eût assès de loisir pour entretenir Aristoclie de toutes les pensées & de tous les mouvemens qui commençoient à s'élever dans son esprit & dans son cœur. D'abord il releva le bonheur de cette journée qui lui procuroit l'avantage de la voir ; il lui dit qu'il prenoit pour un très-bon augure ces heureux commencemens ; que les Dieux, de concert avec l'Amour, sembloient s'unir pour le favoriser, & qu'il concevoit de très-grandes esperances sur le succès des armes de la Republique, & des exploits de son pere.

Quel est donc votre dessein, repartit Aristoclie qui ne croyoit

point parler à Callisthène qu'elle ne connoissoit pas ? votre pere est-il engagé au service de la Republique, & vous-même êtes-vous au point d'aller au secours des Conjurés de Thebes ? Oui, Mademoiselle, repliqua Callisthène; & ce qui faisoit hier le sujet de mes desirs fait aujourd'hui celui de mes regrets. Je quittois sans peine ma patrie, je volois avec joye au siége de Cadmée, & j'avois accepté sans peine l'honneur du commandement des troupes que la Republique y envoye; charmé de faire mes premieres armes sous les yeux d'Hermocrate mon pere qui s'y distingue par sa bravoure depuis le commencement du siege. Mais alors je n'avois point eu le bonheur de vous voir ; votre beauté, les charmes que la nature fait briller en vous, semblent déja moderer mon ardeur; & je la trouve extrêmement ralentie.

Aristoclie demeura quelque tems sans parler : puis se tournant vers Callisthène qu'elle eût bientôt reconnu sur le recit qu'il venoit de lui faire, elle lui dit d'un ton badin & enjoüé : auriez-vous contracté depuis hier quelque tendre engagement qui vous fit déja oublier ce que vous devez à la Patrie, & ce que vous vous devez à vous-même ? Vous autres gens de guerre n'êtes jamais embarrassés là-dessus, & vous sçavez parfaitement secoüer le joug des regrets. Ainsi, croyez-moi, partez, & ne vous faites point valoir par un article qui est d'un exemple si rare parmi vos semblables.

Quoi, Mademoiselle, s'écria Callisthène, vous ne me croyez pas capable d'un amour sincere. Il est vrai que jusqu'ici je n'en ai rien éprouvé, & je ne puis point vous parler par experience, mais je sens déja qu'il n'est pas

poſſible de vous avoir vûë ſans vous aimer ; & qu'on ne peut vous aimer ſans vous jurer une fidelité à toute épreuve. Pardonnez-moi, continua-t-il, cette declaration ; il vouloit ſe jetter à ſes pieds pour lui baiſer le bord de ſa robe, mais ils ſe trouverent ſur la porte de ſa maiſon : Ariſtoclie le releva, & prenant congé de lui, elle ignora tout ce qu'elle venoit d'entendre.

Calliſthène ſe retira le cœur épris des charmes de cette fille. C'étoit en effet la premiere beauté d'Aliarte, & l'on peut ajoûter de toute la Grèce. Elle étoit grande & avoit une taille majeſtueuſe. Ses cheveux étoient plus noirs que le geai ; ſes yeux grands & bien fendus ; & comme ils étoient noirs, ils avoient une vivacité charmante mêlée de beaucoup de douceur. Elle avoit le front large & très-uni ; le nez bien tiré ; la bouche petite & ver-

meille; & les dents extrêmement bien arrangées & très-blanches; le tour du visage de forme ovale; & la peau d'une blancheur éblouïssante. Sa gorge étoit parfaite, & ses bras faits avec toutes les graces possibles. En un mot c'étoit l'assemblage de toutes les perfections de la nature. A toutes ces qualités naturelles elle joignoit tous les talens acquis qui peuvent rendre une fille accomplie. Elle entendoit non-seulement la Langue grecque dans toute sa perfection, mais encore la Langue romaine dont elle possédoit toutes les beautés. Elle écrivoit en l'une & en l'autre Langue tant en prose qu'en vers, d'une maniere & avec une délicatesse que les plus beaux esprits de la Grèce envioient. Elle avoit une voix admirable que l'art avoit achevé de perfectionner. Outre cela elle étoit extrêmement riche; & son pere appellé Theophane qui n'avoit

qu'elle de fille,& qui l'aimoit tendrement, avoit employé tous ses soins à lui donner une éducation parfaite.

Aristoclie vivoit extrêmement retirée : & comme elle faisoit succeder au travail des mains, celui de l'esprit, les heures de sa vie étoient toujours pleines, & jamais l'oisiveté ne répandit sur ses jours son amertume & ses ennuis. Elle voyoit du monde dans l'occasion, mais c'étoit un monde choisi; qui étoit presque dans le même goût que le sien; il fut par conséquent très-difficile à Callisthène de la voir, & plus encore de lui parler; ce qui le jetta dans de vives inquietudes. Son amour alloit chaque jour croissant, & plus il trouvoit d'obstacles à voir Aristoclie, plus il se sentoit enflammé pour elle. Il ne vouloit point partir pour l'armée sans la voir; & ce fut ce qui lui fit renvoyer son départ de jour à autre.

Au milieu de toutes ces peines, il cherchoit à ſe ſoulager dans le ſein de quelqu'ami. Straton lui paroiſſoit trop jeune pour l'aider de ſes conſeils. Il prefera Cleophon ſon oncle : c'étoit un vieux Philoſophe verſé dans l'étude de la ſageſſe, très-capable de donner d'excellens conſeils ; ce fut par cette raiſon que Calliſthène ſe determina à lui decouvrir l'état de ſon cœur; il prit pour cela le tems où ſon oncle étoit à ſe promener au bord d'un lac qu'il y avoit à ſix ſtades, c'eſt-à-dire à un quart de lieuë hors de la ville. Il l'aborda avec quelque crainte, parce qu'il ne ſçavoit point de quelle maniere ce Philoſophe recevroit le recit de ſes feux,& qu'il croyoit ne pouvoir ſe promettre de ſa part que des reproches vifs & des remontrances dures & ſevères.

Cleophon s'aperçût facilement de l'agitation & de l'embarras de Calliſthène, il voulut en ſçavoir

le ſujet, & après s'être écarté dans un ſentier éloigné,il lui dit : D'où vient, Calliſthène, cet air interdit & embarraſſé que je vois en vous? Avez-vous reçû quelque fâcheuſe nouvelle de l'armée ? Les Lacedemoniens ont-ils quelque avantage ſur les Thebains ? Parlez, expliquez-vous : tirez-moi de la peine & de l'inquietude où votre embarras me plonge.

Calliſthène garda quelque temps le ſilence, & enfin s'ouvrant à Cleophon, il lui decouvrit toute l'aſſiette de ſon ame, & lui declara les feux dont il brûloit pour la jeune Ariſtoclie. Je n'ai pû la voir ſans l'aimer, ajoûta-t-il,& de la façon dont cette flamme fait des progrès dans mon cœur ; je ſens qu'elle ira loin, & que peut-être le repos de ma vie en ſera troublé. Je vois déja mon ardeur pour la guerre ſe ralentir, parce que la guerre m'éloigne des beaux yeux qui ſont tout à la fois

ma

ma peine & mon plaisir. L'amour & mon devoir se font dans mon ame une guerre cruelle, & je ne sçai point encore jusqu'où iront les suites de leur combat. Je crains que ma gloire n'en soit la victime, & que je ne sois moi-même immolé au Dieu d'amour. De grace, Cleophon, secourez-moi en ce peril, tendez-moi la main, & aidez-moi à calmer les agitations de mon cœur.

Que je vous plains, s'écria le Philosophe Cleophon, les Dieux ne pouvoient vous faire un plus mauvais present, qu'en vous inspirant la passion & les feux de l'amour. Ce n'est pas que je veüille vous inspirer de l'aversion pour le beau sexe. Je sçai que l'on ne peut même se flater d'acquerir la veritable politesse qu'en le frequentant, & que tout ainsi que la polissure donne de l'éclat au diamant, & l'ombre du lustre au tableau, ce n'est aussi que parmi

les dames qu'un jeune homme peut atteindre cette noble & vertueuſe douceur qui donne du relief à ſes autres qualités. Je ne veux point vous rendre farouche, ni vous inſpirer cette auſtère ſageſſe dont les Philoſophes font profeſſion, & qui n'eſt point propre à votre âge. Il eſt un tems pour les plaiſirs, j'entends les plaiſirs reglés & licites, comme il en eſt un pour la retraite, le recueïllement & la meditation des choſes ſublimes ; je pretends ſeulement, mon cher Calliſthène, vous faire entrevoir toutes les dangereuſes ſuites qui ſont les appanages & les fruits de l'amour. Tous les évenemens qui ſe ſont paſſés dans les ſiecles qui nous ont precedés, & ceux qui arrivent chaque jour en matiere d'amour, prouvent trop bien que rien n'eſt ſi dangereux que cette fatale paſſion differente de toutes les autres, & plus cruelle qu'aucune ;

elle s'empare du cœur & y domine, non en maître, mais en tyran; toutes les autres lui cedent la place, & peu à peu elle porte ſon empire & ſa tyrannie juſqu'à étouffer & détruire toutes les ſemences & tous les principes des vertus morales.

Dieux, s'écria Calliſthène, quelle peinture me faites-vous, vénérable Cleophon, de l'amour & de ſes tendres feux! avec quelles couleurs repreſentez-vous une paſſion ſi noble, ſi univerſelle, & ſi propre à exciter & à renoüer les vertus les plus languiſſantes, & les plus engourdies. Après tout, convenez que l'objet auquel on s'attache détermine les ſuites de cette paſſion; & que ſelon qu'il eſt vertueux ou imparfait, la flamme qu'il allume eſt reglée, ou dangereuſe. Si vous connoiſſiez Ariſtoclie, vous ne parleriez pas comme vous faites, & vous ne douteriez pas un ſeul moment

qu'une ſi digne fille ne fût capable d'inſpirer les feux les plus nobles & les plus vertueux.

Je connois Ariſtoclie, répartit Cleophon, je ſçai tout ce qu'elle vaut ; nous n'avons pas peut-être dans toute la Grèce de fille plus accomplie: & certainement ſi j'avois à vous conſeiller un attachement, ce ſeroit celui-là préferablement à tout autre. Mais plus l'objet eſt parfait, Calliſthène, plus je tremble pour vous. Vous en ferez votre unique idole, vous lui ſacrifierez vos penſées, vos mouvemens & vos deſirs ; vous immolerez ſur ſes autels tout ce que la gloire a de plus éclatant. Voyez que déja vous cherchez des prétextes pour renvoyer votre départ. Bientôt vous mépriſerez les poſtes les plus brillans, & vous bornerez à la préſence d'Ariſtoclie tous vos ſouhaits, & toute votre ambition. Je ne vous parle point de ces cruelles amertumes qui détrempent ſi

ſouvent & ſi long-tems les prétendus plaiſirs de l'amour. Vos nuits ne ſeront plus tranquilles, & vos jours ne ſeront jamais ſi bien remplis à vos yeux que lorſque vous les paſſerez auprès de cette fille. A la joye ſuccedera la douleur, & à la crainte l'eſperance. Que ſçai-je, mille & mille paſſions vous déchireront tour à tour. Croyez-moi, Calliſthène, votre félicité eſt encore entre vos mains, fuyez cet objet, éloignez-vous de ces lieux. Rendez-vous à votre devoir, & partez pour l'armée. Votre pere vous y attend : la Republique ſe promet de vous des ſervices qui répondront à la nobleſſe du ſang qui coule dans vos veines. Ne démentez point les actions généreuſes qui ont rendu le nom de vos ayeux illuſtre dans les faſtes de la Grèce. La fuite eſt le ſeul remede que je puiſſe oppoſer à votre maladie naiſſante :

mais si vous le renvoyez, vous êtes perdu sans ressource.

Je sens toute la force de vos raisons, repliqua Callisthène; mais je ne puis me resoudre à partir, sans prendre congé d'Aristoclie, & sans lui dire encore une fois, que de toutes les beautés de la Grèce, elle est la seule qui ait sçû me charmer. Si vous m'en croyez, repartit Cleophon, vous éviterez cette entrevûë: en disant cela, ils se trouverent aux portes d'Aliarte, & là ils cesserent leur entretien, & se séparerent.

Callisthène profitant à demi des sages instructions que son oncle venoit de lui donner, se rendit incontinent au logis & donna ses ordres pour que son équipage fut prêt le lendemain qui fût le jour où il fixa sans autre délai son départ pour l'armée. Mais la nuit étant venuë, il feignit d'être indisposé, & se retira de bonne heure dans son appartement. Dès qu'il sçût

que sout le monde étoit rétiré, il ſortit ſans bruit, & alla déguiſé en eſclave, chercher à parler à ſon aimable Ariſtoclie.

A peine fut-il arrivé ſous les fenêtres du côté du jardin, qui étoit l'appartement qu'elle occupoit, qu'il entendit ſa voix, & celle d'une femme qui lui répondoit. Il s'avança juſques dans un bois qui terminoit le jardin, & après l'àvoir traverſé, il ſe trouva ſi près de l'endroit où étoit Ariſtoclie, qu'il pouvoit entendre facilement tout ce qu'elle diſoit; comme la lune éclairoit, il craignit d'être apperçû, & ſe coucha ventre contre terre auprès de la grotte où étoit Ariſtoclie. Il entendit ces mots : Non, Eudoxie, je ne ſens que trop bien que mon cœur n'a pû ceder à ſes charmes. Dès le moment que je le vis, qui fut le jour qu'il ſortoit du Temple, je ſentis mon ame toute émuë, & je n'ai pû

vivre depuis ſans ſonger à lui, & ſans me rapeller les choſes obligeantes qu'il me dit le long du chemin, en m'accompagnant au logis. Vous devez vous défendre, repartit cette femme qu'Ariſtoclie avoit nommée Eudoxie, de ces traits empoiſonneurs qui ſe font gliſſés dans votre cœur. L'amitié que je vous porte m'engage à vous parler ainſi : après tout, vous ne ſçavez point encore de quels yeux il vous a vûë, & ſi vous avez inſpiré à ce Cavalier autant de paſſion que vous commencez à en reſſentir pour lui, c'eſt un point que je voudrois du moins éclaircir avant toute œuvre. Il me le dit en termes auſſi clairs, repartit Ariſtoclie ; je feignis de ne m'être pas ſeulement apperçûë de la declaration qu'il avoit commencée ; mais ou je me tromperois fort, ou je puis aſſurer qu'il a quelques ſentimens de tendreſſe pour moi.

Callisthène ne put tenir contre les charmes d'une si douce conversation ; elle lui étoit d'autant plus agréable, qu'on ne comptoit pas qu'il voulût être de la partie. Aussi, se levant tout à coup, il s'aprocha de la grotte, & s'écria, n'en doutez pas, adorable Aristoclie, mon amour doit sa naissance au premier instant que j'eus le bonheur de vous voir, & . . . Ah Dieux ! qu'entends-je, s'écria Aristoclie ? à peine eût-elle prononcé ces mots qu'elle tomba en défaillance.

La surprise d'Eudoxie ne fut pas moins grande ; mais aussi-tôt qu'elle en fut revenuë, elle tourna tous ses soins à sécourir la jeûne Aristoclie qui étoit presque sans mouvement. Callisthène effrayé du fâcheux effet que sa présence venoit de produire, se mit à genoux devant Aristoclie, & lui prenant ses mains languissantes, il les arrosoit de ses larmes. Eu-

doxie ne jugea pas à propos d'appeller du ſecours : quelque innocente que fût cette rencontre, les gens de la maiſon qui auroient accouru, n'auroient pas manqué de la couvrir du venin de la calomnie. Enfin, par le ſecours de quelques élixirs qu'Eudoxie ſe trouva heureuſement ſur elle, Ariſtoclie revint à elle peu à peu, & reprit ſes ſens. Elle ſe releva; & s'étant aſſiſe ſur un banc de gazon qui étoit tout auprès, elle regarda Calliſthène avec des yeux tendres qui paroiſſoient être de concert avec ſon cœur dont ils ne ſçavoient pas démentir le langage, & lui demanda d'un ton mêlé de douceur & de fierté, la raiſon de ſon entrepriſe, & le ſujet qui l'avoit porté à pénétrer juſques dans ces lieux, en des heures ſi reſpectables.

Je ſens parfaitement, divine Ariſtoclie, toute la témérité de l'action que je viens de faire,

lui répartit Callisthène, & je confesse d'avance qu'elle mériteroit tout votre courroux, si elle n'avoit un fondement que vous-même avez fait naître. Depuis que j'eus le bonheur de vous voir, au sortir du Temple, mon cœur entièrement épris de vos charmes n'a cessé de soûpirer & de gémir. J'ait fait tout au monde pour vous revoir, & tous mes efforts ont été inutiles. J'ai differé mon départ pour l'armée, afin de trouver cet heureux moment: & enfin, plein de désespoir de n'y pouvoir réüssir, j'ai fixé mon départ à demain, résolu néanmoins de tout entreprendre pour vous voir avant que de m'éloigner de ces lieux. Je suis trop satisfait par tout ce que j'ai eu le bonheur d'entendre : seroit - il possible, adorable beauté, que vous eussiez quelques sentimens pour moi, & des dispositions à répondre à mes feux.....

Il alloit continuer, mais Ariſtoclie l'interrompant lui dit, vous l'avez oüi, Calliſthène, je ne puis plus m'en défendre. Je ne vous diſſimulerai donc pas que je vous vis avec intérêt, & que votre préſence fit dans mon cœur toutes les révolutions que vous pouvez deſirer. Jugez après cela, s'il ne me ſeroit pas bien doux de vous voir & de vous entretenir. Mais votre devoir & votre gloire me ſont bien plus chers que ma propre ſatisfaction. Loin de vous porter à demeurer dans Aliarte, je vous exhorte de toutes mes forces, & par tout le pouvoir que je puis m'être acquis ſur votre cœur à partir pour Thebes : plus vous ſerez couvert de gloire, & plus je trouverai mon attachement excuſable.

Dieux, s'écria Calliſthène, en baiſant les mains d'Ariſtoclie, que mon ſort eſt heureux ! j'apprends par votre aimable bouche

che les ſentimens dont vous m'honorez ; je pars avec les plus douces conſolations qu'un amant puiſſe deſirer. Mais du moins ſouffrez que pendant mon abſence j'aye l'avantage de vous écrire ; ce ſera pour moi le plus grand adouciſſement que je puiſſe trouver parmi les rigueurs de l'éloignement. J'y conſens, répartit Ariſtoclie, mais que vos lettres me ſoient renduës avec tous les menagemens & tout le myſtère poſſible. Je vous quitte, la nuit eſt avancée ; retirez-vous, & qu'on ne vous apperçoive pas aux environs de cette maiſon.

Calliſthène fit une profonde révérence, & ſe rétira. Ariſtoclie prit le chemin de ſa maiſon avec Eudoxie ſon amie intime, dont elle ne pouvoit ſe paſſer, & qui logeoit avec elle dans le même appartement. Calliſthène n'eût pas fait deux pas qu'il ſentit ſous ſes pieds quelque choſe qu'il fouloit,

il s'arrêta, & voyant que c'étoit un ruban couleur d'amaranthe, il le releva, & vit que c'étoit celui dont Aristoclie se servoit pour noüer ses cheveux; elle l'avoit laissé tomber, & ne s'en étoit point apperçûë dans le désordre où elle s'étoit trouvée; Callisthène le baisa mille & mille fois; il le destina pour son bouclier, & le regarda comme le plus heureux Talisman qu'il eût jamais pû choisir.

De retour au logis, Aristoclie pria Eudoxie de ne la point quitter; elle le fit, & coucha avec elle cette nuit-là. A peine furent-elles dans le lit qu'Eudoxie prenant la parole dit à Aristoclie: Y pensez-vous bien? vous contractez le plus terrible engagement que vous puissiez jamais choisir: il est toujours funeste au repos de la vie; si les femmes sçavoient s'en garantir, elles couleroient des jours heureux, & loin

de s'affujettir aux loix qu'elles font les premières à donner, elles conferveroient tout à la fois, & leur liberté, & leur empire fur les hommes. Après tout, efperez-vous que Callifthène foit d'une trempe differente de celle de fon fexe ? le connoiffez-vous afsès pour répondre de fa conftance ? elle eft fi rare aujourd'hui, qu'elle paffe déja pour une qualité inconnuë, dont on ne voit prefque plus d'exemples. Le peu même qui s'en trouve eft toûjours décrié & tourné en folle paffion, en ridicule entêtement, ou en puerile fimplicité.

Tout le monde, Eudoxie, tiens ce langage fur le chapitre des hommes, repartit Ariftoclie, & j'entends tous les jours notre fexe fe plaindre de leurs infidelités. Mais dites-moi, je vous prie, n'eft-ce point notre fexe lui-même qui donne lieu à toutes ces inconftances, par fes caprices, par

ſa légereté, & ſouvent par ſa conduite ? Au contraire peut-on douter qu'une fille dont l'eſprit aura quelque ſolidité, dont la vertu ſera auſſi rigide que l'exige notre ſexe, & qui à toutes toutes ces qualités joindra quelques charmes & beaucoup d'amour ne ſoit bien propre à fixer l'homme le plus volage & le plus inconſtant que l'on puiſſe imaginer ? Pour moi comme je me connois aſsès, j'oſe preſque me promettre de rendre Calliſthène conſtant ; en un mot, notre ſexe, aux conditions que je viens de vous dire, peut être sûr de captiver les hommes ; & dès-lors on n'a aſſurément point à craindre les malheurs dont on menace les amans, & je ne vois pas par quel endroit deux perſonnes tendrement & ſolidement unies peuvent mêler l'amertume & les déplaiſirs dans le cours de leur engagement.

Il eſt facile, Ariſtoclie, repliqua Eudoxie, de tenir votre langage, & de penſer comme vous faites ſur ce qui fait le ſujet de notre converſation, lorſque l'on eſt ſans expérience,& que l'on commence à former de ces ſortes de liens. Aujourd'hui tout n'eſt pour vous que guirlandes, & que bouquets; vous ne voyez les ſuites qu'avec les yeux d'un cœur faſciné qui empêchent d'appercevoir les épines & les aſpics qui ſont cachés ſous les fleurs dont la beauté vous ſéduit. Faſſent les Dieux que mes pronoſtics ſoient faux, & que vous n'éprouviez jamais le moindre des malheurs qui ſont attachés à la ſuite de l'amour: en diſant cela, Eudoxie invita Ariſtoclie à dormir; & toutes les deux accablées de ſommeil ſe tûrent, & s'endormirent.

Cependant dès la pointe du jour, Calliſthène qui avoit fait partir ſon équipage pendant la

nuit, se mit en marche à la tête des troupes dont le commandement lui avoit été confié. Comme il marchoit à petites journées, il n'arriva que le troisième jour aux portes de Thebes. Quand sa valeur & sa bravoure naturelles ne lui eussent pas inspiré l'ardeur de se signaler, le desir de plaire à Aristoclie, & de se rendre digne, de plus en plus, de son amour, l'eût fait courir avec intrépidité aux plus périlleuses actions. Son pere qui l'aimoit tendrement, le vit arriver avec une joye extrême; dès le lendemain, il y eût une occasion importante qui fit briller en ce digne fils l'ardeur martiale qui le consumoit.

Les Thébains poussoient le Siége de la citadelle avec vigueur. Ils s'étoient déja fort avancés des murs du côté de l'Orient; là il y avoit sur tout un endroit plus foible que les autres, qu'il falloit

reconnoître ; l'entreprise étoit importante, mais dangereuse, parce que les Assiégés tournoient presque toutes leurs forces & toute leur défense de ce côté - là: Callisthène fut chargé de ce soin, il prit avec lui une troupe choisie de Soldats aguerris, & s'avança de bon matin vers cette partie des murs. Les Assiégés eurent bientôt apperçû ses mouvemens, ils redoublerent les gardes, & posterent sur les remparts une certaine quantité de Soldats pour accabler de pierres & de flêches ceux qui s'en approcheroient.

Callisthène à la tête de ses gens, armé de son bouclier qu'il croyoit invulnerable, ne laissa pas de s'avancer. Il étoit déja arrivé au pied du mur, lorsqu'une flêche lancée d'enhaut l'atteignit dans les côtes, mais avec tant de force qu'il chancela & tomba presque sans mouvement. Aussi-tôt un détachement de La-

cedemoniens sortit de la citadelle, & vint faire main basse sur les Soldats de Callisthène, qui, déconcertés par le triste accident de leur Chef, périrent presque tous & sans défense. Pour lui on le porta dans la citadelle parmi les prisonniers de guerre; mais il fût traité avec douceur, & on eût pour lui tous les égards & tous les ménagemens possibles.

Enhardis par ce succès, les Lacedemoniens s'avancerent jusques bien près du corps des Thébains, dans le dessein d'en venir aux mains avec eux, ce qui ne tarda pas : Hermocrate à la tête d'une grande partie de ses troupes se présenta;ils se mirent en bataille,& le combat fut sanglant, la victoire fut long-tems en balance : mais enfin la valeur & le nombre des Thébains l'emporterent sur les Lacedemoniens ; ceux-ci furent obligés de plier ; on les poursuivit, non pas bien loin, car

ils rentrerent bien-tôt dans la citadelle, à la faveur du secours qu'on leur envoya. Cette journée fut glorieuse pour les Thébains, & presque décisive pour le succès du Siége : mais il leur coûta cher ; ils perdirent Hermocrate l'un de leurs Chefs ; qui fut blessé mortellement d'une flèche qui l'atteignit au-dessous du cœur, dans le tems qu'il poursuivoit l'ennemi : on le porta au camp, où il mourut deux heures après.

Je ne raporterai point ici toutes les poursuites que firent les Thébains pour se rendre maîtres de Cadmée, ce recit seroit étranger à mon sujet ; je dirai seulement que la resistance des Assiégés ne fut pas bien longue, après la journée dont je viens de parler : la garnison fut obligée de capituler ; elle eût la permission de se retirer où elle voudroit ; on laissa mettre de part & d'autre

les prisonniers de guerre qui s'étoient faits pendant le siége à ceux à qui ils étoient tombés.

La garnison se retira avec ses prisonniers de guerre à Sparte. Callisthène y fut conduit comme les autres. Là seulement il apprit la triste nouvelle de la mort de son pere : il ne l'eût pas plûtôt reçuë, que tombant en défaillance, sa playe se r'ouvrit, & sans le prompt sécours qu'on lui donna, il auroit perdu tout son sang qui couloit à grands flots de sa blessure. On le servit avec un soin extrême, & des attentions infinies ; mais sa guerison fut fort retardée, à cause de la douleur qui le pénétroit. Souvent il appelloit son pere, & croyant de le voir, il lui parloit avec affection, & lui tenoit des discours tendres & pleins d'amitié ; mais bien-tôt revenant à lui-même, il ressentoit tout son malheur, & retomboit dans tout

ſon déſeſpoir. Enfin le trentiéme jour, on jugea à propos de lui remettre une caſſette qu'Hermocrate ſon pere avoit laiſſée en mourant : un Capitaine Thébain, qui s'étoient trouvé à ſes derniers momens, s'étoit chargé de la lui faire tenir, & il s'acquittoit de ſa parole.

Calliſthène, dont les forces avoient augmenté depuis quelque jours, ſoutint la vûë de cette caſſette, non ſans douleur, ni ſans ſoupirs, mais ſans aucun fâcheux effet pour ſa vie; il l'ouvrit, & parmi les bijoux & les pierreries qu'elle contenoit, il apperçût des tablettes, remarquables par leur grandeur; les ayant priſes, il les ouvrit auſſitôt, & les trouva écrites d'un bout juſqu'à l'autre de la propre main de ſon pere. Il les lut incontinent, & y trouva des inſtructions excellentes que ſon pere avoit tracées depuis qu'il étoit dans l'armée des Thébains,

& qu'il avoit jugé à propos de lui addresser, afin qu'elles tinssent lieu des sages discours qu'il lui auroit pû faire pendant sa vie ; les voici mot pour mot.

„ Je prends le Ciel & les Dieux à „ témoins, mon cher Callisthène, „ que ma plus vive apprehension, „ & ma plus forte crainte, en „ vous voyant entrer dans le mon- „ de ont été que son commerce & „ la force des exemples ne tour- „ nassent votre cœur à la volupté & „ au plaisir des sens. Vous sçavez „ jusqu'à quel point j'ai été attentif „ à le former. A peine eûtes-vous „ pris naissance, que toutes mes „ vûës tendirent à orner votre es- „ prit & votre cœur ; mes soins „ & mes attentions à cet égard „ ne diminueront jamais. Cepen- „ dant comme l'on doit tout „ craindre du sort des armes, je „ mets dans ces tablettes les prin- „ cipales leçons que j'aurois encore

„ core à vous donner pour vo-
„ tre conduite, & pour perfec-
„ tionner ces heureux commen-
„ cemens. Si elles parviennent
„ jusqu'à vous, comme je l'es-
„ pere, profitez des instructions
„ qu'elles contiennent : je vous
„ les donne, afin que vous les
„ meditiez souvent, & que vous
„ y voyiez retracées les maximes
„ que j'ai tâché de mon vivant
„ d'inculquer dans votre esprit.

„ Ayez un respect inviolable
„ pour les Dieux : que la Reli-
„ gion soit le principe de toutes
„ vos actions. Respectez les Mi-
„ nistres consacrés au service des
„ Autels. Que la licence & le dé-
„ reglement des mœurs de quel-
„ ques-uns d'entre eux ne dimi-
„ nuë point votre amour pour
„ les choses saintes ; déplorez l'a-
„ veuglement du Ministre, mais
„ honorez toûjours le ministère
„ & le sacré culte qui en fait
„ l'objet. Que votre respect s'éten-

» de jusqu'aux Ministres les plus
» inferieurs ; tout ce qui appro-
» che des Autels merite votre
» veneration ; il n'y a rien de me-
» diocre, & moins encore rien
» de méprisable au service des
» Temples & des Divinités que
» nous y adorons. Il s'introduit
» depuis quelque tems dans cette
» Ville des Etrangers sortis de
» l'Egypte, ennemis outrés de
» nos Divinités, qui n'adoptent
» pour objet de leur culte que de
» chetives grenoüilles, ou d'abo-
» minables crapaux, se déclarant
» ennemis formels & implaca-
» bles de tout ce qui tient à la
» Religion des Grecs. Déja cette
» Secte a pris racine dans Aliar-
» te : ce n'est point ouvertement,
» mais à petit bruit & en secret ;
» le nombre ne laisse pas d'être
» asses grand, malgré l'applica-
» cation avec laquelle le Grand
» Prêtre, aidé de ses Ministres,
» s'attache à les détruire. Si par

» le zéle que vous devez à votre » Religion, vous les attaquez, de » quelque maniere que ce soit, » préparez-vous à leur haine. Il » n'est sorte de mauvais offices » qu'ils ne s'éforcent de vous ren- » dre, & de mauvais discours » qu'ils ne tiennent sur votre » compte. Mais que votre zéle » ne se démente point, & glo- » rifiez-vous de toutes leurs in- » justices ; il s'en trouvera néan- » moins parmi eux qui vous ap- » prouveront, & qui vous ren- » dront les éloges que mérite » votre respect pour le culte que » vos peres vous ont transmis.

» Que les intérêts de la Re- » publique vous soient chers : » faites - les marcher avant les » vôtres ; défendez - la avec cha- » leur, & versez pour elle, » s'il le faut, jusqu'à la der- » niere goutte de vôtre sang. Si » jamais les ennemis éprouvent » votre domination dans le sort

» & les évenemens de la guerre, » traitez-les avec humanité ; & » ne sortez jamais envers eux des » regles de l'honneur & de la po- » liteſſe ; adouciſſez leur état, & » méritez par votre procedé leur » amour & leur eſtime.

» Après cet attachement au » bien public, que l'amour de » votre prochain ſoit le plus vif » & le plus ſincère de vos ſoins. » Ne mépriſez perſonne, pas mê- » mes ceux que les Dieux ont » fait naître dans la malheureuſe » condition des Eſclaves. Plus les » miſérables ſont dans l'infortu- » ne, plus ils ſont dignes de vo- » tre amour. Rien n'eſt ſi noble » que l'habitude de careſſer & » de proteger les malheureux ; » rien ne vous éleve plus au- » deſſus du reſte des hommes » que cette genereuſe humani- » té : rien, enfin, ne vous ra- » proche plus des Dieux, arbi- » tres ſouverains des mortels ;

„ rendez toûjours & ſcrupuleu-
„ ſement tous les honneurs que
„ l'on vous fait ; la politeſſe eſt
„ à l'homme ce qu'eſt le Soleil
„ à l'univers ; elle ranime & re-
„ hauſſe toutes les autres quali-
„ tés : ſans elle tous nos talens
„ ſont couverts d'une ombre
„ épaiſſe, formée par la ruſtici-
„ té qui en efface tout l'éclat.

„ Pour ce qui eſt des amis,
„ faites un choix ſage & prudent.
„ Ne vous attachez qu'à ceux
„ dont les mœurs ſont irréprocha-
„ bles, & dont le temperamment
„ & le goût ſont entierement
„ conformes aux vôtres. Ne met-
„ tez pas votre gloire à en avoir
„ beaucoup : un ſeul bien choiſi
„ eſt préferable à une grande
„ quantité.

„ N'attendez pas des hommes
„ votre félicité ; ils ſont injuſtes ;
„ cherchez-la dans la vertu. Fai-
„ tes votre unique bonheur des
„ devoirs de votre état. Soyez eſ-

„ clave de votre parole, & de vos „ promesses ; ne les violez ja- „ mais.

„ Ne vous laissez point ab- „ battre aux revers de la fortu- „ ne. Pour les soutenir avec fer- „ meté, quand ils vous arrive- „ ront, préparez-vous y d'avan- „ ce, & n'oubliez pas que le „ jour des prosperités est d'ordi- „ naire la veille des disgraces. „ Soyez moderé dans vos desirs, „ & content dans votre fortune, „ quelque face qu'elle prenne, „ ne murmurez jamais contre les „ Dieux. N'ayez point d'autre „ ambition que celle de l'hon- „ neur & de la gloire. Tout passe ; „ les biens fragiles de la terre ne „ méritent ni notre attachement, „ ni nos soins. La gloire est le „ véritable patrimoine des ames „ bien nées ; à elles seules il ap- „ partient de l'accroître & de le „ conserver ; toutes leurs actions „ doivent s'y rapporter. C'est le

„ bien le plus durable ; appli-
„ quez-vous à l'acquerir, il vous
„ conduira à l'immortalité. En
„ un mot, que l'honneur & la
„ gloire ſoient, après les Dieux,
„ votre loy ſuprême.

» Comme vous êtes vraiſem-
» blablement deſtiné à paſſer vos
» jours dans Aliarte, il eſt bon
» que vous connoiſſiez les Ha-
» bitans de cette Ville, leur ca-
» ractère & leurs mœurs : voici ce
» que leur fréquentation m'en a
» appris. L'envie & la médiſance
» en ſont les vices dominans. Plus
» vous aurez de la vertu, & des
» talens, plus vous ſerez en butte
» à leurs traits. Si votre fortune
» prend quelque accroiſſement,
» ils ſécheront de dépit. Envieux
» & jaloux du bonheur & des
» proſpérités de leurs voiſins, au-
» tant par un défaut d'éducation,
» que par le vice & la corruption
» de leur cœur, ils s'acharnent
» à diminuer leur félicité par des

» traits de médisance dont ils em» poisonnent leur réputation. Si » vous avez quelque défaut, ou » quelque foiblesse, ils emprun» tent les couleurs les plus noi» res, pour en faire des monstres, » les grossir & vous décrier, s'ils » le peuvent, dans l'esprit des gens » de bien. Les societés & les » assemblées ne roulent que sur » le pivot de la médisance; au» ront-ils découvert quelque trait » dans votre conduite unique & » singulier, mais susceptible de » reproche en apparence, ou de » double interpretation, ils s'en » serviront comme d'un fonde» ment général pour bâtir mille » contes & mille détractions sur » votre sujet.

» Excessifs & extrêmes dans » leurs idées, ne connoissant pas » du tout cet heureux milieu que » produisent l'équité & l'impar» tialité, ils outrent tous les ju» gemens qu'ils portent sur les

» talens, comme ſur les vices, » ſur les richeſſes comme ſur la » pauvreté de leurs voiſins. Egalement volages & legers dans » leurs opinions, ils paſſent ſans » peine, comme ſans fondement, » de la plus haute eſtime au dernier mépris, & reviennent encore du mépris à l'eſtime, ſelon » que le caprice ou le torrent les » entraîne; enſorte qu'il ſemble » que l'on doit être aſsès indifferent ſur leurs applaudiſſemens, » ou ſur leur blâme. Du reſte ils » ſont faux, doubles, & perfides. Devant vous ce n'eſt qu'approbation & que loüanges; & » en vôtre abſence, c'eſt un enchaînement horrible d'invectives, d'impoſtures & d'inſultes.

» L'ingratitude eſt encore un » vice de la Nation qui infecte » les grands comme les petits. » S'agit-il d'obtenir un ſervice, » une grace, il n'eſt ſorte de baſ-

» fesses ou de protestations d'at-
» tachement éternel que l'on ne
» fasse : point de vil ministère que
» l'on n'exerce. Le service est-il
» rendu, la grace est-elle obte-
» nuë, tout est oublié, & le bien-
» fait, & le bienfaicteur. Ce n'est
» pas tout, comme là, plus qu'ail-
» leurs les ingrats ne le sont ja-
» mais à demi, ils joignent à
» l'oubli du bienfait, les mauvais
» offices, souvent même la hai-
» ne, & une application infer-
» nale à vous nuire. Que toutes
» ces amertumes, mon fils, ne
» fassent point naître en vous au-
» cune repugnance à faire du
» bien ; ne laissez pas d'être offi-
» cieux envers tous. Si l'occasion
» se présente de faire plaisir à
» quelqu'un, saisissez-la avec
» empressement, & n'ayez en
» vûë ni reconnoissance ni retour;
» mais seulement la satisfaction
» & les délices que trouve tou-
» jours une ame noble & géné-

„ reuſe à obliger ſon prochain,
„ & à faire des heureux.

„ Vous trouverez parmi les femmes d'Aliarte très-peu de politeſſe, & encore moins de douceur: qualités qui devroient faire leur principale étude, mais qui n'étant que les fruits d'une heureuſe éducation ne ſçauroient ſe trouver en elles, parce qu'elles en manquent preſque toutes. Celles qui font profeſſion de galanterie en ont un peu davantage, mais leur politeſſe & leur douceur ne ſe raportent point à nous, ne nous en glorifions pas. Elles ne nous cultivent que pour augmenter leur gloire, & groſſir le nombre de leurs ridicules adorateurs. L'amour propre eſt, chez elles, bien plus encore que chez nous, le premier mobile de toutes leurs vûës, de toutes leurs intentions, & de toutes leurs démarches.

„ Elles y ſont la plûpart legè-
„ res, intereſſées, impérieuſes,
„ & ruſées. Ne comptez jamais
„ ſur la durée, ni ſur la géné-
„ roſité de leur goût, de leurs
„ ſentimens & de leur volonté:
„ aujourd'hui vives & empreſſées
„ pour une paſſion qu'elles au-
„ ront conçûë, demain c'eſt un
„ refroidiſſement, & une langueur
„ qui vous glacent. Un Amant
„ ne leur eſt cher qu'autant qu'el-
„ les y trouvent leur intérêt. On
„ ne voit parmi elles preſque
„ point d'uniformité de condui-
„ te, & de regle de vie; l'été voit
„ naître leur pieté & croitre leur
„ zéle pour nos divinités; l'hyver
„ les voit retomber dans leur pre-
„ mier attiediſſement.

„ Elles veulent dominer par
„ tout. Entre elles-mêmes on ne
„ voit que ruptures, & que que-
„ relles qui n'ont d'autre ſour-
„ ce que la rage & la manie de
„ dominer: elles ſe partagent d'or-
dinaire

„ dinaire en bandes différentes qui
„ forment des especes de societés
„ de plaisirs. Ce sont comme des
„ nations ennemies qui se font
„ une guerre éternelle, & qui se
„ déchirent à belles dents par les
„ traits de la médisance. La mar-
„ chande s'éleve au-dessus de la
„ bourgeoise ; toutes les deux mé-
„ prisent la femme de condition ;
„ & celle-ci a un dédain insultant
„ pour toutes celles qui lui sont in-
„ férieures.

„ Leurs détours sont infinis,
„ & leurs ruses extrêmes, lorsqu'elles veulent tendre à leur
„ fin. Les larmes & les grimaces
„ ne leur coûtent rien. Elles ca-
„ chent leurs vûës avec une ad-
„ dresse admirable. Vrais came-
„ leons, elles prennent toutes les
„ couleurs qui peuvent convenir
„ à leurs vûës, & à leurs intérêts ;
„ elles se tournent & se retour-
„ nent de mille manieres diffe-
„ rentes ; sur tout elles entendent

„ admirablement l'art de dépaïser „ ceux qui voudroient les ſuivre,& „ pénétrer leurs deſſeins. En un mê- „ me inſtant on les voit ſucceſſi- „ vement éclater & pouſſer des ſan- „ glots, tendre les fibres de leurs „ viſages & les reſſerrer ; careſſer „ & maîtriſer tour à tour, ſelon „ que leurs intérêts leur paroiſſent „ le demander.

„ Voilà pour le général. Dans „ le particulier vous trouverez „ des défauts auſſi terribles. Tel „ ſous le voile de l'amitié, & „ des empreſſemens, s'étudiera à „ pénétrer dans vos affaires, & „ dans vos deſſeins, qui n'aura „ d'autre vûë que de vous nuire „ avec plus de ſûreté, & de vous „ ſupplanter avec plus de ſuccès, „ s'il s'agît de quelque affaire qui „ puiſſe lui convenir. Accoûtu- „ mez-vous donc à être reſervé „ envers tous, & ne confiez vos „ deſſeins & vos doutes qu'à ce- „ lui dont vous aurez éprou-

„ vé la droiture & la ſageſſe.

„ Tel autre ſorti de la race des „ viperes, & pétri d'un limon „ plus corrompu que celui du „ reſte des hommes, ne ſçait ren- „ dre que de mauvais offices. Lui „ offrez-vous une occaſion de „ vous être utile, ou de ſoula- „ ger un miſerable, ou bien d'obli- „ ger quelque honnête homme, „ il vous regarde de travers, & „ n'entend rien au langage que „ vous lui tenez. Mais s'agit-il de „ déſobliger, de faire repandre „ des larmes à toute une famille, „ d'imaginer des traits pour nui- „ re, & des tours pour faire „ échoüer des deſſeins qui ten- „ dent à la félicité & à la con- „ ſolation de quelqu'un, il eſt „ fertile, & heureux à les trou- „ ver; il ſe réjoüit par avan- „ ce du déplaiſir qu'il va pro- „ curer. On ne lui a jamais vû „ faire des complimens de féli- „ citation; il ne connoît que ceux

„ de deüil & de condoleance.
„ Malheur à des ames si noires ;
„ fuyez-les, mon fils, & retirez-
„ vous bien loin d'eux : craignez
„ jusqu'à leurs caresses, ils ne vous
„ embrassent que pour vous étouf-
„ fer.

„ Vous en trouverez qui, amis
„ de la fortune, & de tout ce
„ qui tient à cette Divinité, ram-
„ pent en vils esclaves auprès des
„ riches & des grands. Tant que
„ le soleil leur brille, ils flatent
„ leurs passions, ils vendent, pour
„ leur complaire, l'ami, le parent,
„ l'étranger & le voisin. Ils sont
„ d'ailleurs parasites jurés, de leurs
„ maisons, & il ne leur manque
„ que d'être inscrits sur le registre
„ de leurs esclaves. Mais le soleil
„ s'éclipse-t-il pour ces grands, &
„ la fortune les laisse-t-elle où elle
„ les a pris ? ces liens, ces amis,
„ autrefois si zélés, s'éclipsent
„ aussi, & disparoissent. De plus,
„ par la plus noire de toutes les

„ ingratitudes, ils oublient jusqu'aux bienfaits qu'ils en ont » reçûs; & si ces bienfaicteurs viennent à mourir, fallut-il fournir » une branche de bois pour contribuer à former leur bucher, » ils ont oublié jusqu'au nom » & à l'existence de leur patron; » ils consentiroient sans peine » qu'on portât leur corps aux » fourches patibulaires avec les » misérables. Tremblez, mon fils, » si jamais la fortune vous exposoit par ses faveurs aux adulations de ces ames lâches, » tremblez de les avoir auprès de » vous. Apprenez à les bien démêler & à les reconnoître, afin » que vous puissiez refuser votre » confiance à des gens qui en sont » si indignes.

» Ne vous laissez point éblouir » aux richesses de ces hommes » nouveaux que la fortune se plaît » de tems en tems à faire paroître sur la scène, lorsqu'ils ne se

„ ſont élevés au haut de ſa roüe
„ que par des voyes illicites & hon-
„ teuſes. Ecartez ce ſpecieux man-
„ teau qui les couvre, & allez à
„ la lépre qui eſt cachée au deſ-
„ ſous, pour apprendre à les mé-
„ priſer ſouverainement. N'imitez
„ point le torrent de votre ville,
„ & ne vous laiſſez point gâter
„ par l'exemple de la multitude
„ qui s'y proſtituë honteuſement
„ aux riches, & qui adore ſervi-
„ lement les richeſſes en quelque
„ homme que ce ſoit, & de quel-
„ que trempe qu'il puiſſe être,
„ qui vient à les poſſeder. Ne don-
„ nez de place dans votre eſtime
„ & dans votre cœur qu'à ceux
„ qui le méritent par leur vertu,
„ ſans diſtinguer le pauvre d'avec
„ le riche.

„ Vous devez juger par tout ce
„ détail, mon fils, combien la cor-
„ ruption eſt grande parmi ceux
„ avec qui vous avez à vivre. Nos
„ peres n'étoient point ſi mau-

„ vais. Pour moi j'ai toujours at-
„ tribué une si grande déprava-
„ tion à cette multitude infinie
„ d'étrangers qui depuis quel-
„ ques années ont inondé la vil-
„ le, & qui en ont entierement
„ défiguré la face, les moeurs &
„ les usages: de manière que nos
„ peres auroient de la peine à s'y
„ reconnoître. En effet que pou-
„ voit produire un assemblage
„ si affreux, un mélange de per-
„ sonnes inquiétes, ambitieuses,
„ déréglées, pauvres, qui n'ont
„ changé de demeure que pour
„ se dérober à la vûë de leurs
„ compatriotes qui connoissoient
„ trop bien le vice de leur naissan-
„ ce, de leur famille, & de leur
„ caractère: que pouvoit-on s'en
„ promettre, si ce n'est une hor-
„ rible confusion, & la transfor-
„ mation entière des anciennes
„ moeurs, & une division funeste
„ de coeurs & de sentimens? Il
„ en est quelques-uns toutefois

» dans les deux ſexes, qui n'ont
» point été infectés de tous ces
» vices. Il s'en trouve qui ont le
» cœur droit, l'ame candide, un
» zéle à toute épreuve pour leurs
» amis, une conſtante inclination
» à rendre ſervice; une franchiſe
» mêlée de prudence, & un atta-
» chement inviolable aux perſon-
» nes qui leur ont donné leur cœur
» & leur amitié; c'eſt à ceux-là,
» mon fils, que je vous exhorte de
» vous attacher. Appliquez-vous
» tout entier à les trouver. Nou-
» veau Diogène, cherchez-les en
» plein midi, & ſi vous êtes aſsès
» heureux pour les poſſeder, ſoyez-
» en auſſi jaloux que du plus pré-
» cieux tréſor.

» Quoique né pour les armes,
» ne négligez point l'étude; elle
» eſt d'une reſſource infinie dans
» les adverſités & les tribulations
» de la vie; outre qu'elle polit
» extrêmement l'eſprit, & qu'elle
» annonce toujours un naturel

» heureux, & une éducation cul-
» tivée.

» En quelque rang que vous
» puissiez monter, gouvernez-
» vous toujours par la justice, &
» & par l'équité. Ne les blessez
» jamais, & préférez, s'il le faut,
» la mort à l'injustice ; ne vous
» laissez jamais corrompre par les
» présens, par la prévention, &
» par les caresses ; ayez un cœur
» d'acier, quand il s'agira d'écou-
» ter les sollicitations qui n'a-
» boutiront qu'à l'iniquité. Qu'il
» est glorieux, mon fils, d'être
» fidelement attaché à tout ce qui
» est juste ! faites-en vos plus ten-
» dres délices.

» Fuyez l'amour & l'habitude
» du vin ; ce sont les passions les
» plus formidables. Je ne vous
» interdis pas néanmoins la fré-
» quentation des femmes, il est
» utile pour former un jeune
» homme. Mais soyez toujours
» sur vos gardes, & redoutez in-

» finiment tout ce qui peut vous » conduire à un engagement de » tendresse. Pour le vin, il est » honteux de s'y addonner à tou- » te personne qui a de la nais- » sance & des mœurs, & je n'ai » pas à insister là-dessus, vous en » sentez sans doute toute la tur- » pitude & toute l'infamie.

» Ne vous engagez dans le ma- » riage qu'après y avoir mûre- » ment refléchi. Passez, j'ose le » dire, la moitié de votre vie à » faire un digne choix. On n'y » révient plus, & quoique le di- » vorce soit permis par nos loix, » c'est une voye terrible qu'il est » bien dur d'être forcé de pren- » dre. Ne cherchez dans une fem- » me que de la vertu, de la rai- » son, & de la complaisance ; » qualités essentielles au bonheur » du mariage ; ne comptez le reste » pour rien.

» Si les Dieux vous donnent des » enfans, ne perdez point de vûë

» leur éducation. Laissez - leur » moins de bien, mais formez-» les à la vertu & à la sagesse : » c'est le plus précieux héritage » que vous leur puissiez trans-» mettre ; ils en retireront tôt ou » tard des fruits infinis qui leur » feront benir votre memoire.

» Embellissez vos jardins & vos » sales de statuës antiques & de » peintures choisies, rien ne con-» tribuë tant à élever l'ame & les » sentimens. Cultivez le talent de » la voix que la nature vous a » donné. Il y a bien des momens » dans la vie où la musique char-» me le déplaisir & l'ennui, deux » compagnes inséparables qui ne » nous quittent jamais.

» Que la mort ne vous fasse » point horreur, accoûtumez-» vous à la méditer : de cette » façon vous ne la craindrez pas, » & vous la verrez venir avec » cette admirable indifférence qui » fait la plus haute vertu des Phi-» losophes.

» Fasse les Dieux, mon cher
» Callisthène, si je ne vous revois
» plus, que ces tablettes parvien-
» nent jusqu'à vous, & que vous y
» puissiez lire les conseils que j'y
» ai tracés : ils pourront vous être
» utiles, ils sont le fruit d'une
» longue expérience.

Callisthène eût à peine achevé la lecture de cet écrit, que, fondant en larmes, il le baisa mille & mille fois. Il repassoit dans son esprit tous les préceptes que son tendre pere y avoit mis; & pénétré de leur excellence, il formoit un sincère propos de les graver dans son cœur, & dans sa memoire. Le seul article qui lui donnoit quelque inquiétude, étoit celui de l'amour : son pere lui disoit de fuir cette passion; il s'étoit expliqué là-dessus en des termes bien précis : mais lui cherchant à lui donner une interprétation favorable à l'état de son cœur,

ſe diſoit à lui-même ; non, mon pere n'a point prétendu m'interdire l'amour d'Ariſtoclie ; il ne le connoiſſoit pas cet amour ; le merite de cette divine fille lui auroit aſſûrément fait approuver mon choix & mes feux. Comme il eſt des engagemens ordinaires, quelquefois mépriſables, il en eſt auſſi de loüables, & de glorieux ; de ce dernier rang eſt celui d'Ariſtoclie.

La nuit étant venuë, il s'endormit avec ces reflexions. Le lendemain, auſſi-tôt qu'il fut éveillé, il fit venir Phetime ſon eſclave, qui étoit la ſeule perſonne que les Lacedemoniens lui avoient laiſſé pour le ſervir, & lui dit de ſe tenir prêt pour aller à Aliarte. Puis s'étant fait apporter des tablettes, il écrivit à Ariſtoclie, & après avoir enveloppé ſa lettre de lin, & l'avoir cachetée avec de la craye, ſelon la maniere d'écrire les lettres en ce

tems-là, il la remit à son esclave, avec ordre de faire diligence, & de revenir promptement, avec la réponse.

Phetime partit aussi-tôt. Etant arrivé à Aliarte, il fut chez Aristoclie, & demanda à lui parler. On l'introduisit dans son appartement, elle étoit seule. En l'abordant, il lui remit la lettre de son maître. Aristoclie ressentit une joye intérieure en la prenant qui lui annonçoit déja de quelle part elle venoit. Elle l'ouvrit, & y lût ce qui suit.

„ Depuis que j'ai quitté Aliarte, divine Aristoclie, & que je me
„ suis éloigné de vos beaux yeux,
„ les malheurs & les disgraces
„ sont venus fondre sur moi, avec
„ une force qui tient de l'enforce-
„ lement & des prestiges. J'ai été
„ blessé dangereusement au pied
„ des murs de Cadmée, & je suis
„ tombé entre les mains des en-

„ nemis. Ce jour-là même je per-
„ dis mon pere qui fut percé d'une
„ flêche au-dessous du cœur. Et
„ enfin je ne sçai point en quel
„ tems ma liberté me sera ren-
„ duë ; c'est-là le comble de tous
„ mes malheurs, parce que je ne
„ sçai pas quand je pourrai me
„ rapprocher de votre aimable
„ personne. Je me rappelle votte
„ idée sans cesse. Je songe à vous,
„ & c'est-là la plus douce con-
„ solation que je goute dans une
„ double captivité. Puis-je me
„ flatter, aimable Aristoclie, que
„ vos bontés continuent envers
„ moi, & que vous n'avez pas
„ perdu le souvenir du plus ten-
„ dre & du plus passionné de tous
„ les Amans. Adoucissez, je vous
„ en conjure, la rigueur de mes
„ fers par quelques lignes de ré-
„ ponse, & que j'y puisse voir
„ les mêmes sentimens dont j'eus
„ le bonheur de vous entendre
„ faire le recit. Quelles douceurs

„ & quels délices pour l'infortuné
CALLISTHENE.

Ariſtoclie ne pût modérer la joye que lui cauſa la lecture de cette lettre. Elle n'avoit point eu de nouvelles de Calliſthène depuis qu'il étoit parti pour le ſiége de Cadmée ; & elle avoit paſſé tout ce tems-là dans des inquiétudes & des allarmes très-vives ſur ſon ſort & ſur ſa deſtinée. Elle interrogea Phetime ſur toutes les particularités des évenemens qui étoient arrivés à ſon maître. Elle lui fit raconter tout ce qui s'étoit paſſé à Thébes, & de quelle maniere il étoit tombé au pouvoir des ennemis. Elle fut ſur tout extrêmement attendrie des larmes que Calliſthène avoit verſées à la nouvelle de la mort de ſon pere : & par une ſympathie ordinaire entre deux perſonnes étroitement unies, elle ne pût retenir les ſiennes au recit de la douleur qu'il avoit reſſen-

tie par cette perte; elle jugea même que la vertu de Callisthène étoit grande; & de sa tendresse pour ce pere, elle tira d'heureuses conséquences sur la bonté de son cœur, & l'excellence de son caractère.

Après ces reflexions qui occuperent quelques momens l'esprit d'Aristoclie, elle voulut renvoyer l'esclave au lendemain, mais celui-ci lui répondit que son maître l'avoit exhorté à faire toutes les diligences possibles, & que le moindre retardement lui feroit passer des momens cruels; il la supplia instamment de vouloir bien le renvoyer. Cet empressement fit un plaisir infini à Aristoclie; elle écrivit aussi-tôt à Callisthène, & remit sa lettre à Phetime qui partit incontinent. Callisthène l'ayant reçûë l'ouvrit avec une avidité incroyable; vóici ce qu'elle contenoit.

» Je suis touchée de vos maux » & de vos infortunes, Callisthè- » ne, au point que vous pouvez » desirer. Mais aussi je suis très- » sensible à la gloire que vous » vous êtes acquise au siége de » Cadmée. Je prends trop de part » à vos intérêts pour ne pas par- » tager avec vous & vos malheurs » & vos prospérités. Que me ser- » viroit-il de feindre ? je ne suis » plus la maîtresse de mes senti- » mens, & il n'est plus en mon » pouvoir de vous les cacher. La » mort de votre pere m'a extrê- » mement affligée, & la douleur » que vous en avez ressentie vaut » dans mon esprit les éloges les » plus magnifiques que l'on pût » me faire de votre vertu. Supor- » tez avec constance, comme vous » avez fait jusqu'ici, les rigueurs » de votre captivité. Les Lacede- » moniens n'ont jamais abusé de » leurs victoires, & je crois sans » peine que leur générosité ne se

» démentira pas en cette occaſion.
» Le cœur me dit que j'aurai
» bien-tôt le plaiſir de vous voir.
» Vous vous réjoüirez bien de
» toutes les folies que fait éclater
» un rival qu'il a plû à l'Amour
» vous donner. C'eſt vôtre ami le
» jeune Straton, qui depuis votre
» départ s'eſt aviſé de ſoûpirer pour
» moi: vous rirez de ſes extravagan-
» ces. Du reſte n'en ſoyez point
» inquiet ; Calliſthène fait ſeul
» l'objet de l'attachement
D'ARISTOCLIE.

Cette lettre cauſa une joye extrême au tendre Calliſthène : & comme ſi ſes forces en euſſent augmenté, il ſe trouva en état de quitter le lit ce jour-là. Il goûtoit un plaiſir inexprimable à ſe rapeller l'amour d'Ariſtoclie, ſon attachement à ſes intérêts, & ſa bonté pour lui. Puis prenant cette lettre il la baiſoit amoureuſement, & la liſoit & la reliſoit

cent & cent fois. Cependant la jalousie, inséparable des grandes amours, troubloit quelquefois sa félicité. Quoi! disoit-il, il est donc vrai que j'ai un rival, du moins je n'en puis douter, puisque je l'apprends d'Aristoclie elle-même. Mais peut-être est-il vrai aussi qu'elle l'écoûte, & que pour me mieux tromper, elle prend les devants, afin que je ferme les yeux sur ses démarches. Cette triste pensée l'accabloit, mais il en revenoit bien-tôt ; & sûr de l'amour d'Aristoclie dont il connoissoit la droiture & la sincérité, il se reprochoit à lui-même d'avoir eu des idées si injurieuses à sa vertu.

L'amour de Straton étoit venu asses inopinément & le pur hazard l'avoit fait naître ; mais il n'en étoit ni moins ardent, ni moins inquiet. Il avoit vû Aristoclie dans la fontaine de Hercyne, qui étoit auprès de la ville

de Lebadie, capitale de la haute Beotie, dont celle d'Aliarte n'étoit pas éloignée. C'étoit la veille d'une Procession générale que l'on devoit faire en l'honneur de Jupiter Roy. Aristoclie avoit été choisie pour y porter la corbeille où étoient renfermées & couvertes d'un voile les choses sacrées destinées à la cérémonie de cette fète : elle s'étoit donc allée laver à cette fontaine, afin de se purifier : on ne sçauroit croire quelle vertu & quelle pureté on exigeoit dans les vierges que l'on honoroit de ce ministère, le plus noble & le plus auguste auquel une fille pût aspirer. Ce fut en ce lieu que Straton se rendit amoureux d'Aristoclie. Il lui avoit même bien-tôt appris sa passion par ses étourderies & importunités ; jusques-là que sans la consulter, il l'avoit déja demandée en mariage.

Theophane qui n'ignoroit pas l'amour de Callisthène, ressentit

quelque peine de ce concours ; il ne sçavoit à qui accorder la préférence. Callisthène étoit le seul aimé ; ils étoient même alliés. Straton étoit le plus riche ; & son amour paroissoit le plus fort, parce qu'il étoit impétueux & extravagant. Dans ce doute & ces perplexités, Theophane resolut de consulter l'Oracle de Trophonius pour sçavoir à qui il devoit donner sa fille. Il se rendit pour cet effet à la ville de Lebadie, fameuse par le Temple que Trophonius fils d'Apollon y avoit bâti en l'honneur de ce Dieu, & où étoit cet Oracle celebre. Toutes les ceremonies accoûtumées furent suivies ; Theophane pour se préparer à le consulter, demeura, selon l'usage qui se pratiquoit en ces occasions, avec les Prêtres du Temple pendant quelques jours, offrit plusieurs sacrifices, se lava dans trois petites rivieres qui couloient au-

près, & adora l'Idole de Trophonius. Après quoi vêtu d'une tunique de lin avec une ceinture de franges, il s'approcha du lieu de l'Oracle, qui étoit situé dans un bois sur la montagne. Il y avoit une enceinte de marbre, élévée de deux coudées, sur laquelle étoient dressées quantité d'obélisques d'airain; dans ce circuit étoit une caverne creusée dans la montagne en forme de four, dans laquelle Theophane descendit sur de petites échelles par un trou extrêmement étroit; ensuite couché par terre il présenta les pieds devant l'entrée d'une autre caverne plus petite qui étoit au fond de celle-là, & dont l'entrée étoit encore plus étroite que la premiere. Il tenoit entre ses mains deux gâteaux faits avec du miel, afin de les donner aux serpens qui abondoient dans cet antre & les endormir. Aussi-tôt une vertu secrette l'attira au-dedaas avec

une force & une viteſſe incroyables.

Là on entendoit une voix, ou bien on avoit une viſion qui apprenoit l'avenir. Pour Theophane il entendit d'abord un btuit confus & inarticulé qui venoit du fonds de la caverne, auquel il eût été bien difficile de donner aucune ſignification : mais enfin cette voix ſe développa à la ſeconde fois ; & parla tout-à fait intelligiblement à la troiſième : il entendit ces mots, éloigne ta fille de la fontaine & des Nymphes.

A peine l'Oracle eut-il prononcé ces paroles que Teophane fut pouſſé au-dehors de la caverne par la même vertu qui l'y avoit attiré, il ſortit les pieds devant. A ſon retour les Prêtres le placerent dans la chaiſe de Mnemoſyne Deeſſe de la memoire, & l'interrogerent ſur tout ce qu'il avoit entendu : enſuite ils le

le reconduiſirent dans une Chapelle conſacrée à la bonne Fortune & au bon Génie ; là il fit écrire dans un tableau ce qu'il venoit d'apprendre de l'Oracle. Mais ce qu'il en avoit entendu étoit ſi obſcur, & les Prêtres furent ſi embarraſſés à lui déchiffrer cet énigme, qu'il s'en retourna à Aliarte auſſi indéterminé qu'il l'étoit auparavant : enſorte qu'il reſolut de laiſſer agir le cœur de ſa fille.

De retour à Aliarte, Theophane fit aſſembler ſa famille ; il fit le recit de tout ce qu'il venoit d'entendre de l'Oracle de Trophonius ; il ſe plaignit amèrement aux Dieux immortels qui le laiſſoient dans des perplexités ſur le ſort de ſa fille. Puis s'adreſſant à elle, il lui declara qu'il la laiſſoit libre, & qu'il eſperoit que les Dieux approuvant ſes intentions lui inſpireroient le choix le plus avantageux au bonheur de ſa vie.

Ariſtoclie touchée de l'état de ſon pere ne put retenir ſes larmes ; & ſe jettant à genoux à ſes pieds, elle le pria tendrement d'approuver le choix qu'elle avoit fait de Calliſthène, & ajoûta que les Dieux toujours bons & toujours juſtes, qui lui avoient donné ce goût, ne lui refuſeroient pas ſans doute leur protection & leurs faveurs. Theophane la releva auſſi-tôt, l'embraſſa, & lui fit les ſouhaits les plus heureux & les plus magnifiques que la tendreſſe d'un pere puiſſe dicter.

Cependant Calliſthène qui ignoroit tout ce qui ſe faiſoit en ſa faveur à Aliarte, paſſoit à Sparte des jours agités & mêlés d'amertume, par la vive jalouſie qui s'étoit emparée de ſon cœur. Il étoit un jour plongé dans ces triſtes idées, lorſque Phetime ſon eſclave entra dans ſa chambre & lui remit un paquet qu'un Soldat venoit d'apporter d'Aliarte

pour lui. Il l'ouvrit & y trouvant des lettres de Cleophon son oncle qui lui mandoit que la Republique avoit déliberé de demander sa liberté aux Lacedemoniens, soit à prix d'argent, soit par échange avec d'autres prisonniers de guerre qu'ils avoient fait de leur côté pendant les hostilités du siége de Cadmée : que pour cet effet elle envoyoit un Ambassadeur à Sparte pour negocier cette rançon. Cleophon lui marquoit à la fin de sa lettre qu'il esperoit que cette négociation rëüssiroit & qu'il se flatoit de le voir à des jeux publics que l'on devoit celebrer à Aliarte vers le commencement du mois Boedromion, qui répond à notre mois de Septembre.

Plus sensible à ce dernier article qu'à celui de sa liberté, Callisthène forma dès lors le projet de paroître à ces jeux, mais déguisé de façon à n'être point re-

connu, & d'y courir avec les autres concurrens pour tâcher de les surpasser & meriter de mieux en mieux les éloges & l'approbation d'Aristoclie. Il se proposoit aussi sous ce déguisement de juger par lui-même & sans crainte d'être apperçû, des sentimens de sa maîtresse pour Straton. Tous ces différens motifs lui firent desirer avec ardeur le succès de la négociation. Il se donna même des mouvemens pour la faire réüssir.

Pendant sa captivité, il s'étoit attiré l'amitié & la bienveillance d'un jeune Seigneur Spartiate, nommé Aristandre, dont le crédit étoit puissant dans Sparte. Jugeant que sa sollicitation pourroit lui être de quelque utilité, il pria l'Ambassadeur des Aliartiens de s'en servir, & lui donna une lettre pour lui.

Le succès répondit aux souhaits de Callisthène; Aristandre s'employa vivement pour sa li-

berté, & l'obtint des Lacedemoniens ſans rançon ni ſans échange. Il vint enſuite lui en porter la nouvelle lui même, & l'embraſſant tendrement, il lui dit que la ſeule choſe qui moderoit l'excès de ſa joye étoit de voir que par-là il le perdoit, & qu'il ſe privoit d'un ami, qui lui avoit été ſi cher, dès qu'il avoit commencé de le connoître, & d'être pénetré de ſon merite : mais que d'un autre côté, il préferoit volontiers ſon repos & ſa liberté à ſa propre ſatisfaction ; qu'il lui demandoit ſeulement une portion de ſon cœur & de ſon ſouvenir. Calliſthène remercia Ariſtandre avec tous les termes que ſa reconnoiſſance ſoutenuë de ſon eſprit pût lui ſuggerer ; il l'aſſura que le reſte de ſes jours, il le regarderoit comme ſon veritable liberateur, & qu'il renonceroit plûtôt à la vie qu'à l'amitié & à la tendre gratitude qu'un ſer-

vice auſſi important que celui qu'il venoit de lui rendre exigeoit de ſa part, & lui demanda à ſon tour la continuation de ſes bontés & de ſon amitié.

Calliſthène demeura encore quelque tems à Sparte, ſoit pour voir les beautés & les magnificences d'une des plus floriſſantes villes qu'il y eût alors dans l'univers, ſoit pour ſe remettre entierement de ſa bleſſure & de ſes ſouffrances. Enfin voyant que le 4. du mois Boedromion, qui étoit le jour fixé pour les jeux d'Aliarte, c'eſt-à-dire le 19. ſelon nous, s'approchoit, il prit congé de ſes amis, & des connoiſſances qu'il avoit faites depuis ſa captivité, & ſe mit en chemin pour Aliarte; ſuivi de Phetime, le ſeul eſclave qui l'avoit toûjours ſervi depuis ſon départ. Il s'arrêta à une journée de là, & y envoya Phetime déguiſé, pour s'informer de l'endroit où les jeux devoient ſe

célébrer, & des regles que l'on y avoit prescrites.

L'esclave s'étant instruit de tout, revint & apporta à son maître les éclaircissemens qu'il pouvoit desirer. Il lui apprit que les jeux consisteroient en courses à cheval, & de chariots; qu'on y admettroit tous les étrangers, déguisés, ou non; que Theophane devoit être du nombre des Juges qui présideroient à ces jeux; qu'il croyoit même que les dames se trouveroient sur leurs estrades; & que sans doute Aristoclie seroit du nombre: qu'enfin outre les palmes ordinaires, le prix de la course à cheval étoit un casque d'argent émaillé, & orné de perles, & celui des chariots étoit un bouclier d'or garni de saphirs & d'émeraudes.

Callisthène instruit de toutes ces particularités, ne songea plus qu'à se préparer à ces courses, & à chercher une manière de se

déguiſer qui le rendît entierement méconnoiſſable. Après y avoir bien reflêchi, il crut avoir trouvé ce qui lui convenoit, & reſolut de ſe traveſtir en Parthe, dont l'habillement à la guerre étoit tout d'une piece, à la façon de nos arlequins, & fait d'écailles de poiſſon. Il envoya auſſi-tôt ſon eſclave à la ville pour faire cette emplette; celui-ci s'en acquitta le mieux du monde, & trouva tout ce qui convenoit à ſon maître.

Muni de ce vêtement ſingulier & bizarre, Calliſthène attendit avec une impatience extrême l'heure de la courſe; elle étoit fixée à l'après-midy. Une des loix preſcrites par la Police établie dans les jeux, conſiſtoit à écrire ſur un regiſtre le nom & le païs de ceux qui ſe préſentoient pour diſputer le prix; & avant l'ouverture des jeux un Heraut les proclamoit publiquement. Cette

loy embarrassoit Callisthène, il n'avoit garde de vouloir se faire connoître; desorte que pour tromper celui qui tenoit le registre il résolut de prendre un nom conforme à l'habillement qu'il avoit pris : & ce fût ainsi qu'il se fit inscrire dans le registre des jeux. Enfin le moment où l'on ouvrit les barrières étant arrivé, Callisthène, le corps couvert de sa cuirasse d'écaille, & le visage de son casque, s'avança dans la lice, monté sur un cheval superbe, dont la beauté jointe à la noble contenance du Cavalier attira les regards de toute l'assemblée. On s'empressa de le faire entrer dans la carrière, mais il le refusa, & attendit que les courses fussent parvenuës au dernier vainqueur.

Le moment ne tarda pas à arriver. Ce fut Straton lui-même, le rival de Callisthène, qui demeura vainqueur. Déja il se préparoit à monter sur l'estrade,

avec d'autant plus de gloire & de plaiſir, que c'étoit Arioſtclie qui devoit donner le prix: mais à peine avoit-il monté un dégré de l'eſtrade que les clairons & les trompettes annoncerent le Parthe, & avertirent Straton de revenir ſur ſes pas.

Tout le monde fut charmé de voir cet étranger, dont la bonne mine avoit excité la curioſité univerſelle, entrer en lyce & venir diſputer le prix. Outre le cheval qu'il montoit, il en menoit un autre par la bride, ce qui ſe pratiquoit quelquefois en ces ſortes de courſes; Straton fut obligé d'en faire de même, quoique tous ceux qui avoient paru, n'euſſent eu qu'un ſeul cheval. Le ſignal étant donné, ils partirent comme la foudre. Leur activité étoit extrême, ils forcerent leurs chevaux, & furent obligés de monter le ſecond qu'ils menoient. Calliſthène le fit avec une grace

& une adreſſe admirables. Ce qui étoit d'autant plus merveilleux que ces ſortes de chevaux étoient ſans ſelle, & que les Grecs n'avoient point l'uſage des étriers. Le cheval de Straton s'abattit preſqu'au bout de la carrière, mais celui de Calliſthène atteignit le terme avec une célerité plus inſenſible que n'eſt le trait de ma plume.

Déja ceux qui préſidoient aux jeux ſe préparoient à le préſenter à Ariſtoclie, mais il les pria de le laiſſer encore ſous ſon déguiſement, juſqu'à la fin des courſes; & ſe contenta de baiſer les bords du tapis qui couvroit l'eſtrade, en l'endroit où Ariſtoclie avoit ſes pieds. Cependant il s'éleva des cris de joye & des applaudiſſemens univerſels qui accorderent à Calliſthène ce qu'il demandoit; & tous s'écrierent d'une ſeule voix qu'on ouvrît les courſes des chariots.

Calliſthène alla auſſi-tôt ſe pla-

cer, comme il avoit fait en arrivant, auprès des barrières ; & laissa courir tous les chars qui se présenterent. Il y en eut quantité qui se briserent au milieu de la course ; mais enfin ce fut encore Straton qui remporta la victoire : alors se tournant vers le Parthe, il me reste, lui dit-il, à disputer avec vous, valeureux étranger ; entrez dans la carriére, & voyons si le sort vous sera aussi favorable qu'il l'a été la première fois. Callisthène ne répondit que par une inclination de tête modeste & sérieuse, & monta d'une maniere noble & majestueuse dans le char que son esclave, déguisé en Heraut d'armes lui tenoit tout prêt.

C'étoit un chariot très-leger attelé de quatre chevaux. Il n'en avoit encore parû, durant toute la course, que de ceux qui étoient attelés de deux chevaux. Au signal qui fut donné, les deux chars partirent

partirent enſemble du lieu marqué. Dans ces ſortes de courſes, la dexterité conſiſtoit à tourner autour d'une borne, & à faire douze tours ; enſorte que celui qui avoit le plûtôt fini le douziéme, demeuroit vainqueur. A peine Straton étoit-il au ſeptiéme tour que Calliſthène, plus vîte qu'une arbalête, eût achevé le douziéme. La rapidité avec laquelle ſes chevaux enlevèrent ſon char, & l'habileté qu'il fit paroître à le conduire, firent un plaiſir infini aux ſpectateurs ; & lui attirerent les acclamations univerſelles. De plus, comme ſi le ſort eût voulu concourir à l'augmentation de ſon triomphe, le char de Straton fut mis en pieces, pour avoir voulu ſe trop approcher de la borne, contre laquelle une des rouës vint ſe briſer ; & lui fort heureux de ſe débarraſſer des rênes des chevaux qui déja le traînoient avec violence.

Callifthène vainqueur dans les deux courfes, defcendit de fon char, & s'approcha de ceux qui préfidoient aux jeux, il reçût de leurs mains fur l'eftrade, les deux palmes qu'il avoit fi glorieufement meritées. Comme la palme eft toujours accompagnée d'une couronne, Theophane qui les devoit donner les avoit remifes à fa fille; mais auparavant celle-ci voulut que le vainqueur quittât fon déguifement. Callifthène le fit auffi-tôt & abattit fon cafque.

Quelle fût la furprife de Straton, en voyant fon rival couronné des propres mains d'Ariftoclie! Quelle fût auffi la joye de cette aimable fille, en voyant ce doux fpectacle! il feroit difficile d'exprimer l'une & l'autre. Straton fumoit de dépit & d'envie: auffi dès que Callifthène fe fut découvert, ne pouvant foûtenir un dénoüement fi terrible pour lui, il fe retira brufquement.

Cependant Callisthène ayant mis un genoux en terre, Aristoclie lui attacha de sa propre main les deux couronnes sur la tête ; elles étoient l'une de laurier, & l'autre d'olivier sauvage, selon la coûtume des Grecs : en les recevant il lui dit d'une voix basse, qui ne pût être entenduë de personne, la main qui me couronne forme toute ma gloire. Les Dieux, lui répondit Aristoclie, ont exaucé les vœux que j'ai faits pour le succès de vos courses ; mon cœur, à travers votre déguisement, me disoit qui vous étiez. Elle lui donna aussi le casque & le bouclier, qui étoient les deux prix que la Republique avoit destinés pour les vainqueurs.

Après cela, le Heraut des jeux précedé d'un Trompette conduisit Callisthène dans tout le stade, & proclama son vrai nom à haute voix. Le peuple redoubla ses acclamations, & l'air retentissoit

des applaudiſſemens que l'on donnoit à ſa dextérité. Enſuite il fut conduit dans la ville, avec toutes ces marques de la victoire, précédé de quantité de flambeaux, & ſuivi d'une foule d'amis & de peuple qui s'empreſſoient de groſſir l'honneur de ſon triomphe.

Avec ce pompeux cortège, il entra dans la ville, non par une porte, mais par une brêche que l'on fit exprès à la muraille, ſelon la coûtume qui ſe pratiquoit en ces ſortes de triomphes. Calliſthène termina cettte journée par un ſuperbe feſtin, dont il regala ſes parens & ſes amis, & la plus grande partie de ceux qui s'étoient trouvés aux jeux : outre cela, il fit diſtribuer de la viande & du poiſſon, à tous ceux du peuple qui ſe préſenterent.

Le lendemain, toute la ville vint le féliciter, & lui faire compliment ſur ſon arrivée. Straton

fût du nombre, & le félicita, comme les autres; mais Callisthène qui sçavoit à quoi s'en tenir avec lui, ne pût point trahir ses sentimens & ses manieres, il le reçût assès froidement.

Dès que Callisthène pût se dérober à la foule qui assiégeoit sa maison, il alla donner ordre à son esclave de passer chez Aristoclie, pour sçavoir si elle étoit visible. Comme elle avoit autant d'empressement que lui, elle chargea l'esclave de dire à Callisthène qu'il vînt dans le moment. Il n'y manqua pas; & l'ayant trouvée dans son appartement avec Eudoxie, la même qui ne la quittoit point, il crut ne pouvoir être libre; & après les premiers complimens, il lui demanda tout bas, s'il ne pourroit pas avoir le bonheur de l'entretenir plus long-tems, & avec moins de contrainte. Ne vous gênez pas, lui répondit-elle, Eudoxie est une

autre moi-même, & nous pouvons parler devant elle en toute liberté. Cependant, ajouta-t-elle, il ne m'eſt pas poſſible d'avoir maintenant avec vous une plus longue converſation : mon pere veut aller au Temple de Minerve aſſiſter à un ſacrifice que l'on y fait à cette divinité, & il m'a dit de m'y rendre. Je ſerai plus libre demain. Trouvez-vous d'abord après-dîner à notre maiſon de campagne qui eſt ſur le chemin d'Athènes, j'y ſerai avec Eudoxie; mais obſervez d'y aborder par le bocage ſacré qui eſt ſur les bords de la riviere.

L'impatience de Calliſthène ne peut ſe décrire. Il compta toutes les heures de la nuit & de la matinée; & brûla d'ardeur d'atteindre l'heureux moment qui lui étoit marqué. Dès le milieu du jour, il monta à cheval, & ſe rendit à la maiſon de campagne d'Ariſtoclie par l'endroit qu'elle

lui avoit indiqué. Là il descendit de cheval, & s'assit sur le bord de la riviere, à l'extremité du bocage. Il n'y eut pas demeuré demi heure, qu'il vit arriver Aristoclie & Eudoxie : il les aborda aussi-tôt, & les suivit dans un labyrinthe de myrthes où elles allerent se placer.

D'abord Callisthène témoigna à Aristoclie toutes les peines qu'il avoit endurées pendant son absence, & les inquiétudes qu'il avoit eûës sur le chapitre de Straton. Mais, ajouta-t-il, votre amour, & vos promesses me rassuroient, & je revenois à ma première tranquillité, dès que je songeois à votre riche caractère, à votre naturel heureux, & à cette sublime vertu dont vous faites votre principale gloire. Mon amour, divine Aristoclie, étoit digne de cette récompense, je le disputerai toujours avec tous les mortels; il n'en est aucun qui le puisse atteindre.

Que je m'eſtimerois heureux, continua-t-il, ſi je pouvois unir ma deſtinée à la votre. Je ſçai que ſi je faiſois agir vos parens & les miens, je pourrois me flatter d'obtenir l'accompliſſement de mes deſirs; mais une telle voye ne ſçauroit flatter la délicateſſe de mes ſentimens : je ne le veux tenir que de votre aveu & de votre approbation. Parlez, Ariſtoclie, expliquez-vous. En diſant cela, il lui embraſſoit les genoux, & arroſoit ſes belles mains d'un torrent de larmes.

Ariſtoclie ne pût entendre toutes ces démonſtrations ſans être attendrie. Vous le ſçavez, Calliſthène, lui dit-elle, pourquoi doutez-vous de mes ſentimens? J'ai été touchée, plus que perſonne, de toutes vos peines; j'ai été toute penetrée de la gloire que vous vous êtes acquiſe, & à l'armée, & ici ſous mes yeux. Je prends

Eudoxie à témoin, elle a ſouvent été préſente à toutes mes allarmes, à toutes mes inquiétudes, & à toutes mes joyes ſur votre ſujet. Faut-il pour vous rendre heureux que je ſouſcrive à l'empreſſement que vous avez de vous voir unir à moi ? Eh bien, je l'approuve de toute mon ame, & j'ajoûte que je le deſire. Elle ne pût dire ces derniers mots ſans rougir. Calliſthène s'en apperçût & lui ſçût bon gré de cette petite défaite.

Ce n'eſt pas tout, continua-t-elle, vous ignorez ce que j'ai fait pour vous en votre abſence ; je me ſuis expliquée publiquement à mon pere, & j'ai obtenu de lui l'approbation de mon choix. Enſuite elle lui raconta tout ce que Theophane avoit fait pour connoître la volonté des Dieux ; ſon voyage de Lebadie pour y conſulter l'Oracle de Trophonius ; la réponſe ambiguë de

l'Oracle ; & la convocation qu'il avoit faite de toute sa famille, pour y déclarer qu'il s'en raportoit à son propre choix.

Ce recit causa une agréable surprise à Callisthène ; sa joye fût extrême. Quoi ! s'écria-t-il, les Dieux jaloux de mon bonheur n'ont pas voulu s'expliquer ; Theophane plus embarrassé que jamais, après les avoit consultés, s'en remet à vous-même ; & vous, divine Aristoclie, de votre propre bouche vous soutenez hautement la préférance dont vous m'avez honoré sur mon rival ; que mon bonheur st grand, & ma félicité parfaite ! Je puis donc désormais....

Il alloit continuer ; lorsqu'un bruit étonnant qu'ils entendirent du côté de la riviere les fit avancer vers le rivage, pour voir ce que ce pouvoit être. A peine eurent-ils fait quelques pas, qu'ils virent venir à eux un tygre fu-

rieux qui descendoit de la colline, & qui traversoit déja la riviere ; & non loin de là, un jeune Grec bien monté qui paroissoit le poursuivre, ayant une dame en croupe, suivi de quantité d'esclaves qui crioient à pleine tête, & lui prêt à pousser son cheval dans la riviere, pour la traverser à la nage.

On peut donc juger de l'étonnement, & de l'effroy qu'eûrent Aristoclie & Eudoxie à la vûë de tous ces objets. Elles prirent aussi-tôt la route du château : tandis que Callisthène monta sur son cheval, armé de sa lance & de son bouclier. Dans cet état il courut vers le tygre, qui le voyant venir s'arrêta tout à coup ; & au moment qu'il alloit lui porter un coup mortel dans les flancs, l'animal se baissant adroitement sauta sur l'oreille du cheval qui se sentant blessé, fit un écart si terrible que Callisthène fut jetté par terre.

Il eût à peine le tems de se relever : le tygre s'avança en furie contre lui, & l'auroit infailliblement terrassé, s'il n'eût promptement présenté à cet animal, sa lance d'une main, & son bouclier de l'autre. Le tygre fit quelques pas en arrière ; alors Callisthène lui plongea dans la gorge le fer de sa lance, avec une force si terrible, que cette bête en fût renversée à l'instant, & étouffée dans son sang.

Aristoclie avoit demeuré pendant toute cette terrible scène aux fenêtres de son appartement, d'où elle vit tout le spectacle. Ses allarmes furent infinies, tant que dura le combat ; mais sa joye le fut aussi, lorsqu'elle vit son Amant échapé d'un aussi grand danger que celui qu'il venoit de courir. Elle descendit aussi-tôt avec Eudoxie, & revint dans le bocage joindre Callisthène. Elles lui témoignerent toutes les deux leur conten-

contentement, & le plaiſir qu'elles avoient reſſenti au ſuccès de ce combat.

Je ſuis trop ſatisfait à mon tour, adorable Ariſtoclie, repartit Calliſthène, d'avoir pû vous garantir du malheur qui vous menaçoit. Je ne comptois ma vie pour rien, pourvû que je pûſſe ſauver la vôtre, & celle de votre fidele compagne. Mais, pourſuivit-il, que ſont devenus le Cavalier & la Dame qui couroient après le tygre ? Ils ont diſparu l'un & l'autre, repliqua Eudoxie, dès que vous vous êtes avancé, & je crois qu'ils ont pris le chemin d'Aliarte.

De grace, Meſdames, répondit Calliſthène; pardonnez à ma curioſité: & ſouffrez que j'aille m'en informer dans tout le voiſinage. Nous ne ſommes pas moins curieuſes que vous, repliqua Ariſtoclie, d'un air riant, & vous faites tort à notre ſexe de lui ôter

une qualité que toutes les Nations s'accordent à lui donner. Nous voulons être de la partie. D'ailleurs, nours ferons bien aises d'assister à votre triomphe & à votre gloire, s'il survient sur notre chemin quelque nouvelle bête féroce qu'il vous faille combattre & terrasser. Allons du côté d'un bourg qui n'est qu'à douze stades d'ici ; ces inconnus ne peuvent avoir tenu d'autre route que celle-là.

Elles prirent donc le chemin de ce bourg ; & Callisthène les accompagna. Il conduisit lui-même le char sur lequel elles monterent. Au premier logis qu'elles aborderent, elles furent parfaitement instruites de tout ce qu'elles desiroient de sçavoir. On leur dit que le Cavalier étoit Straton, & la dame Herminie ; qu'ils avoient passé tous les deux le matin même, & repassé depuis quelques heures pour aller à Aliar-

te ; qu'on leur avoit oüi dire qu'ils avoient rencontré un tygre qui les avoit dérangés dans leur projet ; & qu'après l'avoir poursuivi à travers la riviere,ils avoient été obligés de se retirer, de crainte d'être reconnus.

Il ne nous en faut pas davantage, dit Aristoclie, reprenons notre chemin, & retournons au château. Etant arrivés dans le sacré bocage, ils descendirent du char & s'assirent. Callisthène prenant la parole s'écria : quel est donc ce mystère, & que penser de la rencontre de Straton & d'Herminie ? ce ne peut être le hazard qui les a conduits en ces lieux. Assurément, ou je me tromperois fort, ou ils avoient l'un & l'autre quelque dessein de nous épier & de nous nuire.

Je le crois comme vous, repartit Aristoclie, & bien des choses concourent à me confirmer dans ma pensée. Je n'ignore pas,

ajouta-t-elle, la paſſion qu'Herminie a conçû pour vous, & le dedain avec lequel vous l'avez rejettée. Vous n'ignorez pas non plus celle de Straton; vous ſçavez ce que je vous écrivis à Sparte. Ces deux perſonnes animées l'une par l'eſprit de vengeance aſsès ordinaire aux femmes, & l'autre par celui de la jalouſie, auront bien pû s'unir & s'armer contre nous.

Dans le tems qu'ils raiſonnoient ainſi ſur l'accident qui venoit de leur atriver, & ſur l'apparition extraordinaire de Straton & d'Herminie, ils apperçurent au fonds du bois un jeune eſclave qui paroiſſoit embarraſſé, & qui tâchoit de retrouver le chemin d'où il s'étoit égaré. Calliſthène s'avança & le fit venir auprès d'eux, dans le deſſein de l'interroger & de ſçavoir par quelle avanture il ſe trouvoit ſeul en cet endroit; d'ailleurs il le ſoupçonnoit être de

la ſuite de Straton. Toutes ſes demandes ne produiſirent aucun effet. On le preſſa, mais en vain; & jamais on ne pût tirer de ſa bouche d'autre aveu que celui de s'être égaré en conduiſant un chariot dont les chevaux s'étoient échapés.

Cette obſtination & cet embarras irriterent davantage la curioſité de Calliſthène & d'Ariſtoclie. Ils employerent & les menaces & la douceur, mais inutilement; ils ne purent en rien arracher. Enfin Calliſthène au déſeſpoir ſe leva, émû de colere & d'impatience; & prenant l'eſclave par la gorge, il l'attacha à un arbre, & lui dit, que s'il n'avoüoit tout ce qu'il ſçavoit, il le perceroit de ſa lance. Ce miſerable ſe voyant en cet état, ne pût pas reſiſter davantage, & pria Calliſthène de le détacher avec promeſſe de tout découvrir.

Cela fut fait à l'inſtant. L'eſ-

clave ayant été remis en liberté, prit la parole & leur confessa qu'il appartenoit à Straton; que la veille, instruit de l'entrevuë que Callisthène devoit avoir avec Aristoclie, il l'avoit envoyé chez elle, avec ordre de s'y cacher, & de ne rien perdre de leur conversation; qu'en conséquence, il avoit été assès heureux que de s'y rendre sans être apperçû; que s'étant caché sous l'autel des Dieux Lares du salon, il avoit tout entendu, & en avoit aussi tôt rendu compte à son maître; que celui ci informé de la passion d'Herminie, avoit engagé cette dame à se joindre à lui, pour se trouver au rendez-vous du bocage, & y entendre toute leur conversation: mais que lorsqu'ils étoient au point de traverser la riviere, ils avoient trouvé en descendant de la colline un tygre, auquel Straton avoit donné la chasse, & l'avoit

pourſuivi en paſſant la riviere. Vous ſçavez le reſte, ajouta l'eſclave, & il eſt inutile de vous en faire le recit. Je venois après eux, & arrivant ici je ne les ai plus trouvé, ni les autres eſclaves, & me ſuis égaré.

Calliſthène & Ariſtoclie ne furent point ſurpris du recit qu'ils venoient d'entendre. Ils l'avoient preſque deviné ; & ne s'attendoient à autre choſe. Ils renvoyerent l'eſclave & prirent le chemin du château. Il ſe faiſoit tard & ils avoient près de vingt-quatre ſtades à faire pour ſe rendre à la ville, ce qui vaut une lieuë.

La converſation roula encore ſur les deſſeins de Streton & d'Herminie. Quoi ! s'écria Ariſtoclie, y a-t-il de folie au monde comparable à celle de cette femme ? je pardonnerois à Straton les courſes & les pourſuites que ſa jalouſie lui fait faire : ſon ſexe eſt privilegié. Mais qu'une fem-

me se livre à toute sa passion, malgré les mépris de celui qui en est l'objet ; que sans égard pour ce qu'elle se doit à elle-même elle franchisse les bienséances & les loix de la vertu, c'est ce qui me passe.

Pour moi, repliqua Callisthène, je ne vois pas que Straton dans le procédé qu'il vient de tenir, soit plus excusable qu'Herminie. Je lui pardonne avec vous l'amour, & les suites de cette passion. Je fais trop de cas de mon choix pour improuver les sentimens que votre beauté ne peut manquer de faire naître. Mais je blâmerai toujours les ruses, les supercheries & les détours qu'il met en œuvre pour nous observer. Rien n'est si contraire à l'honnête homme que ces voyes obliques ; il doit aller à votre cœur par des démarches que la candeur & la franchise auront dictées.

A peine eut-il achevé qu'ils se trouverent au-devant de la porte du château. Les dames monterent dans leur char; Callisthène alla prendre son cheval, & fut les joindre à la sortie des jardins, par où l'on entroit dans le grand chemin d'Aliarte. A la porte de la ville, il prit congé d'Aristoclie, & lui demanda permission de la venir voir le lendemain. Elle lui dit de venir à la même heure, & de se trouver dans les jardins de la Republique, qui étoient à six stades de la ville, l'assurant qu'elle ne manqueroit pas de s'y rendre avec Eudoxie.

Callisthène s'y trouva quelque tems avant l'heure marquée. Les Dames ne tarderent pas à y arriver. Dès qu'il les eût apperçûës, il s'avança, & fût leur donner la main pour les aider à descendre de leur char. Ils s'éloignerent du chemin, afin d'être en une plus grande liberté; & prirent même

une route écartée, pour ne point tomber dans les mêmes inconveniens qui avoient failli leur arriver la veille.

D'abord Callisthène remit sur le tapis la matière qu'ils avoient commencée dans le bocage. Il pria amoureusement la tendre Aristoclie de couronner ses feux, & de vouloir hâter son bonheur. Je vous fais mes prieres & mes sollicitations avec d'autant plus de joye & de satisfaction, ajouta-t-il, qne je sçais qu'en eela je ne m'écarte point des volontés & du goût de mon pere. Il m'a laissé dans sa cassette un écrit bien respectable pour moi, & je n'oublierai rien pour me conformer en tout aux sages maximes qu'il contient. Là il me défend l'amour en general, parce qu'il craignoit que l'exemple des jeunes gens de ce siécle, ne fût pour moi une contagion, qui me corrompît, & que je ne donnasse,

comme eux, dans des amours folles & déréglées, qui, ſous l'appas de faux & ridicules plaiſirs, ne conduiſent qu'à une perte & à des infortunes aſſurées. Mais il m'a permis un amour ſage & reglé : il m'a laiſſé le maître ſur le mariage, & m'a ſeulement exhorté à faire un choix qui me donnât pour le reſte de mes jours le repos & la félicité, que l'on doit regarder comme les plus précieux biens. Je ne puis le trouver qu'en vous ce veritable bonheur, divine Ariſtoclie, & ce n'eſt que de vous, que je puis être aſſuré, que mon pere auroit approuvé le choix, ſans balancer.

Ariſtoclie jetta ſur Calliſthène un regard tendre qui le remercioit avec bien plus d'éloquence des ſentimens qu'il avoit pour elle, que n'auroient pû faire de longs diſcours. Puis prenant la parole elle lui demanda ce que c'étoit que cet écrit, & s'il n'y auroit

pas moyen de le voir ? Il me ſera facile de vous ſatisfaire, repliqua Calliſthène, car j'en ai une copie ſur moi ; & l'ayant ſorti dans le moment, il le lui préſenta. Elle le lut tout haut, afin d'en faire part à Eudoxie. Elles en furent extrêmement ſatisfaites toutes les deux ; & Ariſtoclie le remettant à Calliſthène ne put s'empêcher de s'écrier, quels ſoins ! quelle vigilance de la part de ce pere ! il meurt, & veut bien encore travailler à nourrir après ſes jours l'ame de ſon fils de quantité de ſalutaires leçons, lorſqu'il ne peut plus l'inſtruire par ſes exemples.

A peine Ariſtoclie avoit-elle achevé de prononcer ces derniers mots que l'on entendit la voix d'un homme émû de colère, & le bruit de quelques armes qui s'entrechoquoient. Calliſthène ſe tourna, & ſe mit incontinent à s'écrier : Ah Dieux ! que vois-je ?

Ariſtandre

Ariſtandre mon libérateur eſt entre les mains de ſes ennemis. Courons le ſauver des mains barbares qui le pourſuivent.

Il ne ſe trompoit point; c'étoit Ariſtandre lui-même, ce jeune Seigneur Spartiate qui l'avoit ſi genereuſement tiré de captivité. Il part auſſi-tôt, plus vîte qu'un trait. Il eut bien-tôt atteint cette troupe de furieux; ils n'étoient qu'à quelques pas de là ſur le grand chemin de Lebadie. Ariſtandre ſe défendoit comme un lyon contre trois Siciliens. Mais il étoit couvert de ſang & de pouſſière; & certainement il auroit ſuccombé dans une partie ſi inégale ſans le ſecours de Calliſthène.

Celui-ci fondit d'abord, le ſabre à la main, ſur celui des trois qui étoit le plus acharné à porter des coups à Ariſtandre. Il l'atteignit dans le goſier, & le jetta par terre ſans vie. Un des

deux qui restoient voulut s'avancer, & après avoir même blessé Callisthène au bras droit, il alloit lui assener un coup de massuë sur la tête, lorsque s'étant remis de la douleur que sa blessure lui avoit causé, il porta à ce Sicilien un coup de sabre sur le milieu de l'épaule qui la lui fendit en deux, & fit tomber le tronc de son corps à quatre pas de là.

Aristandre ne pouvoit plus agir. Noyé dans son sang, il avoit de la peine à se soutenir, & ne pouvoit être que foible & inutile spectateur de l'intrépidité de Callisthène. Enfin le troisième déconcerté par le triste sort de ses compagnons qu'il voyoit étendus à ses pieds, songeoit à prendre la fuite, lorsque Callisthène, tournant toute sa furie contre lui, le poursuivit avec une vitesse extrême, & l'ayant atteint, il lui déchargea un coup de sabre sur la tête qui en fit deux piéces,

& le laiſſa ſur le carreau.

Délivré de ces trois ſcelerats, Calliſthène ne ſongea plus qu'à ſécourir Ariſtandre qui en avoit un extrême beſoin. Il s'approcha de lui incontinent après ſon expedition, le viſita, & lui trouva trois bleſſures dans les côtes, d'où il ſortoit une quantité de ſang prodigieuſe. Il déchira ſon manteau, & en fit des bandes, dont il le ceignit avec force; il arrêta par la cette grande effuſion qui lui auroit immanquament donné la mort.

Un moment après, les Dames qui avoient tout vû des actions glorieuſes de Calliſthène, s'approcherent. Ariſtandre en les voyant les ſalua par une inclination de tête, & les pria de l'excuſer s'il ne leur rendoit pas tout l'honneur qu'il leur devoit. Songeons à votre gueriſon, lui dit Ariſtoclie; puis ſe tournant vers Calliſthène, elle lui demanda s'il n'étoit point

bleſſé ? Je crois l'être au bras droit, repondit-il, mais ma bleſſure n'eſt pas dangereuſe. Je vais promptement à la ville, faire venir un Chirurgien & une litiére pour Ariſtandre.

Il revint bien-tôt après, & amena un Chirurgien & quatre eſclaves qui portoient une litiére. Les playes d'Ariſtandre ne furent point jugées mortelles ; on y mit le premier appareil. Celle de Calliſthène fut trouvée legère & ſans danger. Après quoi les eſclaves mirent Ariſtandre dans la litiére & le porterent à la ville dans la maiſon de Calliſthène : il y fut ſervi avec tant de ſoin, de prudence & d'habileté, que dès le vingtiéme jour, il fût en état de parler, & de quitter le lit.

Alors Calliſthène qui n'avoit encore oſe lui demander le ſujet & les cauſes de ſon avanture, le pria de l'en inſtruire. Ariſtandre employa le premier uſage de

sa santé à le remercier de ses soins, & lui dit : généreux Aliartien, je vous suis redevable de la vie, & assurément je reconnois vous la devoir. Sans votre secours j'étois perdu ; & je ne pouvois m'échaper des mains de ces trois brigands.

Que vous ai-je fait, répondit Callisthène, qui puisse être comparé au service signalé que vous me rendîtes à Sparte. Il s'agissoit de gagner toute une Republique, & de me procurer ma liberté en des conjonctures extrêmement critiques, & où les exemples étoient d'une très-grande conséquence. Vous me l'obtintes ; mais de la meilleure grace du monde. Pourrai-je jamais vous rendre un service si important ? ce que je viens de faire pour vous est bien au-dessous. Votre valeur & votre intrepidité que je ne puis me lasser d'admirer encore, auroient suffi pour vous tirer de ce dan-

ger. Mais dites-moi, je vous prie, qui étoient ces trois ſcelerats, & par quelle avanture êtes-vous tombé entre leurs mains?

Pour reprendre les choſes dans leur origine, repartit Ariſtandre, je dois d'abord vous dire que le lendemain de votre départ de Sparte, ayant appris que l'on devoit célébrer des jeux publics à Aliarte, & profitant des momens de repos que la paix nous donnoit, je reſolus de m'y rendre, & de me préſenter aux courſes. Je me mis donc en chemin, ſans ſuite, & ſans eſclave. Je ne fis point aſsès de diligence, enſorte que j'appris à deux journées d'ici, que les jeux étoient finis. Mais ce qui me cauſa une joye infinie, c'eſt qu'en même tems j'appris que vous aviez été couronné, & que vous aviez remporté les deux prix de la maniere du monde la plus glorieuſe. Je ne laiſſai pas de continuer ma route, dans le

deſſein de vous venir faire ma félicitation & de vous embraſſer. J'étois preſque aux portes d'Aliarte, comme vous vites, lorſque trois brigands, vêtus à la maniere des Siciliens, ſortis de derrière les murs d'un tombeau, vinrent fondre ſur moi, avec l'épée nuë, pour m'ôter la vie & me dépoüiller. Je me défendois, comme je pouvois, lorſque vous vintes me délivrer de leurs mains, & les punir de leur ſceleratesſe.

Je crus bien quelque choſe d'approchant, repliqua Calliſthène, en voyant la noirceur & l'infamiè de ces trois barbares unis & acharnés pour vous perdre: & je vous avoüe, que comme je vous reconnus auſſi tôt, je tremblai pour votre vie. Je volai pour vous ſécourir, & vous tirer d'un danger ſi terrible. Trop heureux, continua Calliſthène, en ſe jettant au col d'Ariſtandre, de pouvoir vous donner cette foible

marque de ma juste reconnoissance. Aristandre de son côté embrassoit étroitement Callisthène, & rien n'étoit si touchant que les demonstrations & les témoignages d'amitié que ces deux amis se donnerent reciproquement en cette occasion.

S'étant remis sur leurs siéges, Aristandre demanda à Callisthène, qui étoient les deux Dames qui avoient paru sur le chemin où l'action s'étoit passée? la plus jeune m'a paru bien aimable, continua-t-il. Vous avez raison de demander de leurs nouvelles, repartit Callisthène, car elles se sont vivement interessées à votre malheur: & elles n'ont pas laissé passer un seul jour, depuis que vous êtes ici, sans envoyer sçavoir l'état de vôtre santé.

Je leur suis donc bien redevable, repondit Aristandre; dès que je pourrai sortir, présentez-moi à elles, je vous prie, & que

je les remercie de toutes leurs bontés. Je voulois vous le dire, reprit Callifthène : attendons encore quelques jours & vous ferez fatisfait, parce que votre fanté vous le permettra mieux. Mais pour répondre à ce que vous fouhaitez fçavoir d'elles ; je vous dirai, continua-t-il, que la plus jeune eft la plus parfaite beauté que la Grèce ait jamais produit, qu'elle eft doüée de toutes les vertus & de toutes les perfections que l'on puiffe defirer pour rendre une fille accomplie. Elle s'appelle Ariftoclie, & fon pere Theophane. Je ne vous cacherai point que je brûle d'amour pour elle, qu'elle a même quelques fentimens pour moi. A l'égard de l'autre dame, c'eft une de fes amies, qui lui eft étroitement attachée, elle s'appelle Eudoxie.

Le choix que vous avez fait, mon cher Callifthène, répondit Ariftandre, eft digne d'envie. Affurément, je

n'ai pas beaucoup de peine à croire ce que vous me dites des perfections de votre Maîtresse. Il n'y a qu'à juger par ce qui s'offre à la vûë, pour être convaincu que les Dieux ont dû placer dans un si beau corps, la plus belle ame du monde. Pour vous prouver même que je suis pénétré de cette verité, c'est que je vous confesse, avec cette franchise qui doit être la principale vertu, & le premier apanage d'un ami homme d'honneur; je n'ai pû la voir sans être frapé de sa beauté; que mon cœur en a été vivement blessé, & que déja cette flamme y a fait d'extrêmes progrès. Mais aujourd'hui que vous m'apprenez la votre, je renonce à cet amour & je me bannis pour toujours de ces lieux, de crainte de blesser la passion du plus tendre ami que je puisse avoir. L'amour a ses privileges, mais l'amitié a les siens aussi, & l'on doit sans

peine ſacrifier les premiers à ces derniers.

Que de vertu, que de grandeur d'ame, que d'héroïſme, ne faites-vous point briller en vous, mon cher Ariſtandre, s'écria Calliſthène ! ne me ſacrifiez rien ; je vous dois tout ; c'eſt à moi à vous ceder. Je ne ſçaurois trop payer les bienfaits que j'ai reçûs de vous. Non, répondit Ariſtandre, vous me ſurpaſſez en amitié, & vous me laiſſez bien loin. Votre ſacrifice eſt bien plus généreux que le mien, parce que votre paſſion eſt ancienne, & que la mienne ne fait que de naître. Vivez avec Ariſtoclie, vivez heureux ; c'eſt-là où je borne tous mes vœux.

Quoi donc Ariſtandre, répliqua Calliſthène, n'y auroit-il pas moyen de concilier notre amitié, & notre amour ? attachez-vous à Ariſtoclie, donnez-lui tous vos vos ſoins, & tous vos em-

pressemens ; & celui pour qui elle se déclarera, cedera à l'autre. L'expedient seroit bon en toute autre chose qu'en amour, repartit Aristandre, mais là il ne faut ni rivaux ni concurrens ; & les plus belles esperances de l'un ou de l'autre seroient toujours troublées par les allarmes ou par la crainte d'être vaincu. Ainsi trouvez bon que je me retire ; je renoncerois à la vie, si je sçavois de troubler le moins du monde l'amitié que je vous dois : je vous prie même en grace de me dispenser de voir Aristoclie. Je connois la force du danger, & je n'aurai garde de m'y exposer. Donnez les ordres necessaires, je vous en conjure, pour hâter mon départ ; c'est tout ce que je vous demande.

Il ne fût pas possible à Callisthène de gagner Aristandre. Toutes ses sollicitations, & toutes ses prières furent inutiles. Il ne pût jamais

jamais lui faire changer de sentiment, & dix jours après, il le vit partir avec les regrets reciproques que l'on peut imaginer entre deux amis si généreux, & si tendrement unis.

L'étonnement d'Aristoclie fut extrême, lorsqu'elle apprit le départ d'Aristandre; elle se faisoit déja un plaisir & une fète de pouvoir parler au liberateur de son Amant. Mais sa surprise redoubla lorsqu'elle apprit de Callisthène les circonstances & les motifs de son départ, & son refus de la voir par la crainte de blesser l'amour de son ami. Quelle est donc cette ame si genereuse, s'écria-t-elle, est-il ordinaire d'en voir de semblables parmi les hommes? Que vous êtes heureux Callisthène, ajouta-t'elle, d'avoir un si parfait ami! Les perles & les diamans ne sont pas d'un plus rare prix. Il merite toute votre admiration, & celle

du reste des hommes. Eudoxie de son côté ne pouvoit se lasser de loüer la generosité & le cœur d'Aristandre.

Quelle différence de sentimens, reprit Aristoclie, entre Aristandre & Straton ! Que les hommes se ressemblent peu ! Tous les deux sont vos amis, ajouta-t-elle s'addressant à Callisthène, mais l'un n'écoute que sa passion ; il viole tous les droits de l'amitié : l'autre les respecte, & fait genereusement ceder l'amour à sa tendresse pour son ami. Rare exemple, & difficile à suivre !

Dans ce moment, il survint un esclave d'Aristoclie qui lui annonça une dame de son voisinage, nommée Euphrosine qui la venoit voir. Elle la reçût avec des témoignages d'une extrême amitié ; aussi vivoient-elles dans une union étroite. Après les premiers complimens, Euphrosine dit à Aristoclie : j'avois des cho-

ses importantes à vous communiquer en secret, mais comme les personnes que je vois ici n'y sont point suspectes, je ne ferai point de mystere avec elles. L'un s'y trouve interessé comme vous, & l'autre est trop de vos amies pour ne pas prendre un interêt particulier à ce qui vous regarde. En effet il n'y avoit dans la chambre d''Aristoclie qu'Eudoxie & Callisthène. Vous pouvez, Madame, repartit aussi-tôt Aristoclie, vous expliquer en liberté, & parler ouvertement, nous sommes tous ici d'une union parfaite.

Il s'agit, dit Euphrosine s'addressant à Aristoclie, d'un très-mauvais service qu'Herminie vous rend. Elle est instruite de votre union avec Callisthène, & elle y apporte tous les obstacles que sa noire jalousie peut lui suggerer. Voyant que ses efforts devenoient inutiles, elle s'est unie avec Straton. Il n'est sorte de

piéges qu'elle ne vous tende. Calomnies, faux raports, divisions, tout a été employé de sa part pour semer la zizanie entre vous & Callisthène. Straton de son côté la seconde de son mieux; & il ne tient pas à eux que le flambeau de la discorde ne soit allumé dans vos deux familles. Callisthène, continua-t-elle, vous sçavez sans doute tout le venin de leur procedé, & je ne sçais si vous en avez instruit Aristoclie. Vous ne m'en démentirez pas.

Il est vrai, je l'avoüe, repartit Callisthène, toutes les intrigues infernales de l'un & de l'autre m'ont été raportées. Mais je me suis bien gardé d'en informer Aristoclie. Je me suis contenté de mépriser en secret des actions si infames, & je n'ai jamais voulu donner à Aristoclie le déplaisir d'en avoir la moindre connoissance.

Vous ne ſçavez pas tout, pourſuivit Euphroſine, & voici le comble de l'horreur & de l'indignité. De concert tous les deux ils ont voulu ſéduire & corrompre un jeune eſclave qui eſt au ſervice d'Ariſtoclie, pour les informer du jour de vos nopces, & l'engager à repandre du poiſon dans le flâcon qui ſera deſtiné à verſer dans vos coupes le vin de liqueur que les nouveaux mariés boivent enſemble, lors du feſtin des nopces. Ce jeune eſclave fremiſſant de crainte & d'effroi & n'oſant ſe preſenter à Ariſtoclie eſt venu me reveler cet horrible ſecret. Il ſçait l'amitié qui regne entre nous, il a crû ne pouvoir mieux s'adreſſer, en quoi il ne s'eſt point trompé, afin de vous prevenir, & de vous porter à être ſur vos gardes. Le recit qu'il m'en a fait étoit ſi touchant & ſi naïf, & il l'a fait avec tant de douleur & de triſteſſe, que je

n'ai pu retenir mes larmes. J'ai tremblé, & j'ai été saisie d'effroi, lorsque j'ai consideré le malheur qui vous menace.

Se peut-il, justes Dieux, s'écria Callisthène, que l'amour fasse naître de si detestables projets ? barbare jalousie, malheur à ceux qui seront infectés de ton venin. A quelles cruautés ne portes-tu pas tes criminels partisans! Quelle étrange métamorphose ces deux passions ne viennent-elles pas de faire en Straton ! quelle alteration dans la pureté des principes qui furent autrefois gravés dans son cœur ! sa vertu n'est-elle pas entierement éteinte, & la beauté de son ame tout-à-fait défigurée ?

Quoi donc, adorable Aristoclie, continua-t-il, en se jettant à genoux aux pieds de cette aimable fille, vos jours sont en un si grand danger ! Je vais me bannir de ces lieux, s'il ne faut

que ma fuite pour les garantir; peut-être que ces barbares me voyant éloigné ralentiront leur fureur.

Que faites-vous, repartit Ariſtoclie en relevant Calliſthène, ne craignez rien. Nous ſçaurons apporter le remede convenable à toutes ces criminelles entrepriſes. Il eſt facile de parer ces coups. Ne vous laiſſez point emporter à votre courroux. Il eſt juſte, je l'avoüe, mais diſſimulons, pour mieux punir la ſceleratesse de ces perfides. Quelles machinations odieuſes, pourſuivit-elle, & quel fruit peuvent-ils en eſperer? Si c'eſt l'amour qui les anime, auront-ils quelque avantage à ſe promettre en exécutant leur abominable complot? Ne nous perdent-ils pas tous les deux? Mais ſans nous amuſer en de vaines reflexions, avançons notre hymenée, c'eſt le ſeul expedient qui me paroît propre à faire échoüer

leur odieux projet. Ils comptent sur l'esclave, & attendent d'être avertis de sa part, afin de préparer & de consommer avec succès l'abomination qu'ils ont meditée. La chose sera concluë lorsqu'ils l'apprendront, & le danger sera évité.

La pensée d'Aristoclie fut approuvée; & Callisthène transporté de joye prit ses mains & les baisa cent fois amoureusement. Eudoxie representa seulement qu'il lui paroissoit à propos d'arrêter l'esclave. Quelque digne de loüange qu'il soit, ajouta-t-elle, & quoiqu'on ne doive pas, ce semble, se défier de sa fidelité, tandis qu'il vient d'en donner des témoignages si certains; je crois neanmoins, que des ames si viles & si mercenaires peuvent facilement passer de la vertu au crime, & de la sagesse à la corruption, & qu'on évitera tout fâcheux évenement en le tenant

renfermé jusqu'à ce que les nopces ayent été celebrées.

Aristoclie fut du même sentiment. Il fit venir celui qui étoit chargé de veiller sur tous les esclaves de sa maison, & sans lui en dire le sujet, il lui recommanda de renfermer celui dont je viens de parler, & de le garder étroitement : mais elle lui défendit de le maltraiter, & le chargea même d'avoir pour lui plus d'égards & plus de complaisances que pour les autres.

Les choses ainsi concertées, Callisthène passa dans l'appartement de Theophane pour lui demander sa fille en mariage : des parens reciproques avoient déja tout arrêté. Dès que Theophane vit Callisthène, il courut à lui, l'embrassa tendrement, & lui dit qu'il s'estimoit heureux de remettre sa fille en d'aussi bonnes mains que les siennes ; qu'il avoit vû avec plaisir leur union se

former ; & qu'il se promettoit de leur hymenée toutes les consolations & toutes les douceurs qu'un tendre pere peut souhaiter sur la fin de sa carrière.

Callisthène répondit à toutes ces démonstrations d'amitié, de la maniere qu'il le devoit, & en des termes que lui dicterent son amour & sa joye. Puis il raconta à Theophane tout le funeste complot que Straton & Herminie avoient tramé contre les jours d'Aristoclie & contre les siens ; & lui fit part du dessein qu'ils avoient formé avec sa fille pour le faire échoüer.

Jamais surprise n'approchera de celle de Theophane. Il sçavoit une partie des entreprises de Straton, mais il ignoroit celle d'Herminie. Bien-tôt son étonnement dégénérant en colere & en desir de se vanger, il ne parla que de faire arrêter Straton & Herminie, de les dénoncer aux Juges

de la ville, & de les faire punir par des châtimens proportionnés à la noirceur & à l'infamie de leurs criminels projets. Non, lui dit Calliſthène en l'interrompant, ne prenez point cette voye. Choiſiſſons un tems plus favorable pour entreprendre ces pourſuites, & n'enſanglantons pas notre hymenée. Songeons ſeulement à rendre leurs efforts inutiles, & renvoyons à d'autres conjonctures à nous vanger.

Calliſthène eut beaucoup de peine à moderer le courroux de ce pere trop juſtement irrité. Il fallut pour le calmer employer les prieres & les remontrances d'Ariſtoclie. Elle y parvint, & de plus elle l'engagea à prier Straton de ſe trouver aux nopces : c'eſt le moyen, ajouta-t-elle, d'arrêter ſa fureur, & de rendre inutiles ſes deteſtables deſſeins. Theophane ne put refuſer à ſa fille ce

par ses vertus, & sa politesse qui lui avoient déja gagné tous les cœurs de la ville.

Theophane n'étoit pas moins illustre. C'étoit un vieillard venerable qui avoit blanchi dans les exploits militaires ; qui nourri dans les armes dès ses plus tendres années, avoit défendu la Republique en des occasions importantes ; & qui presque dès qu'il avoit été en âge de combattre avoit repandu son sang avec honneur pour le soûtien de la Patrie. Il tenoit à toutes les familles honorables de la ville, & sur tout à celles qui exerçoient le souverain Sacerdoce.

Aristoclie de son côté avoit l'amitié universelle. Toutes les femmes de la ville lui étoient étroitement attachées ; son excellent naturel la faisoit aimer & respecter: elle faisoit les délices de tous les endroits, & de toutes les societés où elle se trouvoit.

N

Il n'y eut donc perſonne qui ne prît part à la fète que l'on avoit annoncée. Le peuple même faiſoit retentir les ruës & les places publiques des applaudiſſemens qu'il donnoit à l'hymenée que l'on alloit celebrer. Il y eût un concours extraordinaire aux rejoüiſſances qui precederent le ſacrifice. Le Temple où l'on devoit le celebrer ne pouvoit contenir la foule prodigieuſe qui s'avançoit pour participer à cette fète. La voûte retentiſſoit du ſon des clairons & des hautbois qui accompagnoient les nouveaux Epoux. Ceux-ci, précedés par le flambeau de l'Hymenée, après avoir obſervé dans le Temple quelques cérémonies préliminaires, en ſortirent accompagnés des Prêtres pour deſcendre, ſelon la coûtume du païs, à la fontaine appellée Ciſſoeſſa, & y ſacrifier aux Nymphes, ainſi que l'on le pratiquoit avant que d'é-

pouſer. A peine eurent-ils fait quelques pas, que l'on vit venir Straton armé de ſon ſabre & le poignard à ſa ceinture qui fendit la preſſe. Il étoit ſuivi de ſes amis qui s'étoient tenus en embuſcade, & eſcorté de ſix eſclaves, armés de toutes pieces. Avec cette troupe il s'approcha des nouveaux Epoux, & prenant Ariſtoclie entre ſes bras, il fit tous ſes efforts pour la ravir à Calliſthène. Celui-ci ſortit auſſi-tôt ſon épée. Il alloit percer Straton, lorſqu'un des Prêtres lui arrêta le bras.

Ariſtoclie, que cet attentat avoit pénétrée de terreur & d'effroi, fit de ſi violens efforts que s'arrachant des bras de ſon raviſſeur, elle ſe jetta au col de ſon Amant, & l'embraſſa avec une force incroyable. Mais cette fille infortunée ſe fit une ſi grande violence en ce moment terrible, que tout à coup les forces lui manquerent; ſes yeux s'affoibli-

rent ; elle perdit la parôle, & colant sa bouche sur celle de Callisthène, elle expira, sans donner aucun autre moindre signe de vie.

La scène eut bien-tôt changé de face. Straton auteur de cette catastrophe auroit sur le champ expié son crime par les mains du peuple, si lui-même pénétré de la plus vive douleur, à la vûë du corps d'Aristoclie, étendu sans vie sur le pavé, n'eût terminé ses jours en se plongeant le poignard dans le sein. On ne laissa pas de mettre son corps en pieces, & les plus indignés le traînerent dans les ruës comme pour ajoûter cette nouvelle infamie à sa memoire.

Telle fut la fin d'Aristoclie. L'extrême beauté dont les Dieux l'avoient partagée fut la source de ses malheurs ; & l'amour qu'elle conçût pour son Amant la cause de sa douleur & de sa mort.

mort. Rien n'étoit ſi touchant que le triſte état de l'infortuné Calliſthène. Il embraſſoit étroitement le corps d'Ariſtoclie ; & repandoit ſur elle un torrent de larmes. Puis il ſe mettoit à hurler & à jetter de grands cris qui faiſoient fendre le cœur à tous ceux qui étoient préſens. On eut toutes les peines du monde à l'arracher de ces funeſtes lieux.

Cependant le corps d'Ariſtoclie fut mis, comme en dépôt dans le Temple même où la cérémonie de ſes nopces devoit s'achever. Et le lendemain on l'inhuma au lieu même où elle avoit fini ſes jours. Toute la ville fut plongée dans un deüil extrême ; la conſternation y étoit univerſelle ; & preſque tous les habitans des deux ſexes ſe trouverent à ſes funerailles. Calliſthène fut du nombre, & il étoit l'objet le plus digne de pitié que l'on eût encore vû à des obſe-

ques. Deux jours après, il ſortit d'Aliarte, & alla où ſon déſeſpoir le conduiſit, mais ſi loin, & en des lieux ſi ignorés de tout le monde qu'on n'en eût plus depuis aucunes nouvelles.

F I N.

